

Le libertaire

Administration : PIERRE LENTENTE
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10°)

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : ANDRÉ COLOMER
123, Rue Montmartre, PARIS (2°)

ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE : Un an... 80 fr. Six mois... 40 fr. Trois mois... 20 fr.
POUR L'ÉTRANGER : Un an... 112 fr. Six mois... 56 fr. Trois mois... 28 fr.
Chèque postal Lente 556-02

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

A propos de "l'Amnistie intégrale"

Je ne veux pas examiner si le fait de demander ou réclamer l'amnistie est « anarchiste ». Il y aurait fort à dire, fort à discuter sur ce point. Lorsqu'il ne s'agit plus d'un groupe d'amis s'intéressant à une personnalité sélectionnée — quand, au contraire, ce sont les « anarchistes », comme corps, comme groupe, comme ensemble, qu'on engage dans une démarche, dans un mouvement collectif — la situation ne manque pas de délicatesse et la pente glissante. Je désire uniquement, pour cette fois, poser quelques questions dans le genre de celle-ci : « Que faut-il entendre par amnistie, au sens anarchiste du mot ? Qui veut-on amnistier ? »

Il est hors de doute que, pour des anarchistes, réclamer l'amnistie, c'est vouloir que s'ouvrent les portes des prisons pour les nôtres, tous les nôtres, les antiautoritaires, ceux auxquels leur déterminisme personnel n'a pas permis de se plier sous le joug du contrat social. Les « nôtres », dans ce sens, ce sont les réfractaires, ceux qui n'ont pas voulu obéir aux prescriptions du Code ou à l'arbitraire de la Convention. Vouloir l'amnistie, c'est vouloir que les Jeanne Morand, les Gaston Rolland et tous les autres — ceux qui sont connus et ceux qui ne le sont pas — soient mis en situation de reprendre leur activité, leur propagande, qu'elle s'adresse à la multitude ou à l'unité humaine.

Il ne peut être question de vouloir uniquement l'amnistie pour les antimilitaristes. Il n'y a dans leur geste qu'attentat partiel au contrat social imposé. Ils ne sont que réfractaires à l'un des aspects du régime capitaliste. Je sais que la sympathie que provoquent leurs actes s'aurore de beaucoup de sentimentalisme : ne pas tuer, ne pas vouloir tuer, — cela leur attire la sympathie de maintes personnes en proie encore à des préjugés dont la survivance maintient sous la servitude morale les masses et les individus — le préjugé religieux, par exemple. On rencontre également des personnes qui admirent le refus de porter des armes, mais qui sont les bénéficiaires du régime d'exploitation de l'homme par l'homme, ou le milieu social. Il suffit de déclarer « cas de conscience » le refus de service militaire pour que s'y montrent favorables — tellement cette expression dégage de moralisme et de mysticisme — et tel législateur qui ne veut pas qu'on revienne sur la chose jugée et tel croyant qui trouve tout naturel que le mécréant passe en enfer toute l'éternité.

Il n'y a pas que des philosophes éminents qui sympathisent avec les gestes antimilitaristes. Il y a de braves capitalistes qui sont convaincus que la transformation des armées nationales en armées volontaires, ou leur réduction au rôle de simple force de police ne portera aucun coup au régime capitaliste. Se rendant compte que constitue un danger la mise aux mains des déshérités d'armes toujours plus perfectionnées, un certain nombre de privilégiés et de monopoleurs verraient avec plaisir un tribunal d'arbitrage, une cour de justice supranationale, une société des nations résoudre tous conflits qui pourraient s'élever entre les dirigeants des nations du monde entier.

Il y a d'autres réfractaires que les réfractaires au point de vue militariste. Il y a les « réfractaires économiques ». Il y a ceux qui, par motif de conscience, n'ont pas voulu se courber sous les exigences de la production capitaliste et ont estimé que la cote de l'exploité ne valait pas mieux que l'uniforme du tueur d'hommes. Ils ont estimé qu'obéir au coup de sifflet du contremaître ne valait pas mieux qu'obéir au coup de sifflet du sous-officier. Ils n'ont pas voulu que l'exploiteur de capital-espèces ou outils prélève sur eux, sur leur production, un impôt, un bénéfice dont il se servira pour sa jouissance de vivre personnelle ou pour agrandir le champ de son exploitation. Par motif de conscience, eux aussi, ils ont préféré les aléas, les risques d'un métier hasardeux, d'une profession aventureuse que traque la police ou que réprime le Code pénal, ils ont préféré l'existence des hors la loi économiques, une existence misérable et irrégulière à la rémunération honorable et sûre que la prostitution de leurs capacités leur aurait procurée s'ils avaient consenti au service de l'usine, de l'atelier, du bureau, d'une fonction quelconque rétribuée par l'Etat ou le Municipie. Je sais fort bien qu'aucune somme intellectuelle, qu'aucune notoriété professionnelle ne s'intéresse à eux. N'empêche

— toutes choses demeurant égales — que le refus consciencieux de « travailler », de se plier sous le joug de la contrainte économique, vaut bien le refus de se courber sous le joug de la violence militariste. Il ne serait pas anarchiste de considérer, en bloc, celui-ci plus intéressant que celui-là. On peut avoir ses préférences personnelles. Mais, somme toute, je n'ai jamais vu de « réfractaires » économiques conscients qui objectent à ce que ceux de leurs camarades, qui n'ont pas un tempérament adéquat, restent dans les limites du légalisme. Ils ne veulent tout simplement pas être traités en « parias » par leurs compagnons.

J'ai écrit, l'autre jour, que le compagnon illégaliste ne changeait rien à l'état de choses capitaliste. Le compagnon antimilitariste non plus. Ma dernière expérience de la Maison centrale de Nîmes ne m'a pas laissé une impression excellente des « condamnés militaires » — à part les nôtres, bien entendu. Le plus grand nombre de ceux qu'avaient amenés en leur triste situation un abandon de poste, une désertion, un maquillage de papiers militaires, semblaient surtout se préoccuper de ne point aggraver leur cas par des « coups de tête », et cela, afin de ne point être — par raison de « mauvaise conduite » — laissés de côté quand seraient promulguées certaines mesures de clémence, pour l'obtention desquelles font beaucoup les renseignements fournis par l'administration pénitentiaire. Le cas de conscience était l'exception chez les « condamnés militaires » de la boucherie mondiale. Dans bien des cas, il m'a paru que leur antimilitarisme consistait en ceci : qu'ils auraient bien voulu que leur voisin remplit à leur place leurs obligations militaires. Je ne juge ni ne condamne, — ce n'est pas mon rôle en tant qu'anarchiste, — je constate et j'analyse. Je me souviens en ce moment de tous les recours en grâce que j'ai rédigés pour des condamnés militaires plus ou moins illettrés et de leur insistance à vouloir que j'exprime des regrets et un repentir plus platement exprimés qu'il n'aurait convenu — même pour des « bourgeois ». Il est difficile, dans une situation pareille, de refuser de rendre service à d'occasionnels compagnons de souffrance. Je le répète, mon rôle n'est pas de condamner. On me permettra cependant d'ajouter que j'ai trouvé chez maint condamné de droit commun, de vulgaires condamnés, d'indécrottables « chevaux de retour », des attitudes de révolte, de rébellion, de fierté combattive, que j'aurais voulu rencontrer plus fréquemment chez un plus grand nombre de « condamnés militaires ».

A mon point de vue, donc, et sous réserve d'examiner de plus près son caractère anarchiste, une amnistie serait mutilée, incomplète, indigne de l'effort accompli par des anarchistes si, aboutissant, elle n'avait pas pour résultat de libérer tous les réfractaires à un contrat social dont il ne leur a jamais été donné de discuter les termes, que ce soit au point de vue militariste, économique ou des mœurs.

E. ARMAND.

SAUVONS J.-B. ACHER "LE POÈTE"

Un déli à la classe ouvrière

A l'occasion de l'office du Vendredi-Saint, le roi d'Espagne a accordé les grâces suivantes :

Nicanor Pérez, condamné à mort pour vol et homicide ; Jean Lopez Barrera, pour vol et homicide ; José-Marie Fernandez, pour assassinat ; Paul Mendoza Gomez, pour parricide ; Vincent Garcia Duce, pour parricide ; José Martin Pérez, pour assassinat ; Gumerindo Lozada et Francesca Andrés Urquijo, pour parricide ; Paulin Oreda Garcia, pour assassinat et le carabinier François Rodriguez Mora, condamné à mort par un conseil de guerre pour meurtre d'un supérieur.

Mais l'apâche couronné de l'Escorial a refusé de gracier notre cher ami J.-B. Acher.

Ainsi, on gracie des assassins, et on envoie à la mort un homme qui n'a commis, pour tout crime, que celui d'avoir une conscience et d'avoir extériorisé courageusement sa révolte.

Qu'attendent ceux qui protestent contre l'exil d'Unamuno, pour élever leur voix indignée contre l'assassinat d'un artiste et d'un homme de cœur ?

UNE GRANDE ARTISTE QUI S'EN VA

La Duse est morte

La Duse est morte à Pittsburg, la nuit dernière. La célèbre tragédienne qui effectuait une tournée de représentations en Amérique, avait été renversée il y a une quinzaine de jours par une automobile. Son état s'était aggravé ces jours derniers, elle avait dû s'aliter. Une attaque de grippe survenue à ce moment, n'avait laissé, vu son état de grande faiblesse, que peu d'espoir à son entourage de la sauver.

Eleonora Duse était née à Vigevano (Italie) en 1859. Issue d'une famille de comédiens, elle débuta très jeune sur la scène et à partir de 1881 sa renommée était consacrée. Le succès toujours grandissant qu'elle remporta dans les principaux théâtres d'Italie la placèrent au premier rang des artistes dramatiques de son pays. Bientôt, cette grande artiste étendit sa réputation à l'étranger en interprétant les répertoires italien et français dans des tournées qu'elle fit en Espagne, aux Etats-Unis, en Grande-Bretagne, en Russie, en Allemagne. En 1897, elle donna au théâtre de la Renaissance à Paris, des représentations de la « Dame aux Camélias », de « Magda », de la « Locandiera », etc., qui consacrèrent définitivement son talent inouï.

Elle épousa l'auteur Gheshi dont elle se sépara. Le jeu de la Duse était simple et naturel. L'éclat de son regard, la mobilité de sa physionomie, le charme extraordinaire de la voix, faisaient de la Duse une artiste d'une puissante originalité.

La Duse s'était retirée du théâtre en 1906. Elle avait voulu se reposer d'une carrière pleine et glorieuse. Mais, hélas, la Duse ne put pas longtemps demeurer en repos comme elle l'aurait désiré. La misère la menaçait. Elle dut monter de nouveau sur les planches.

Son souvenir est encore présent chez tous ceux qui la virent animer ses rôles d'un jeu si humain et si sûr.

C'est une seconde Sarah qui s'en va... Que dire de plus, n'est-ce pas ?

Sur les panneaux notre première affiche antivoltaire lit, hier, sensation

C'était Pâques. Le soleil était de la fête. Tous les Parisiens étaient dehors. Beaucoup avaient pris les trains de banlieue et s'étaient répandus par les champs et les bois qu'avril fait renaître. Mais tous ceux qui n'avaient pu partir erraient par les rues, à pas ralentis. Et ils s'arrêtaient, bien entendu, devant les panneaux d'affichage où s'étaient les promesses des menteurs publics.

Le Parti Communiste n'a pas encore sorti tous ses boniments de circonstance. Mais Bloc des Gauches, Union républicaine sociale et nationale, Action républicaine sociale et nationale, Union de réconciliation nationale, jettent déjà leurs premiers appels aux poires de tous jus.

Mais deux affiches attirèrent surtout l'attention : d'abord, celle de l'Association nationale pour l'accroissement de la population. Rédigée par des célibataires, elle demande aux pauvres gens d'accroître leur misère en procréant sans réflexion pour la grandeur de la France. Et nous vîmes bien des passants hausser les épaules en lisant les hypocrites conseils des salauds qui firent périr, à la guerre, tant de jeunes gens.

Puis vint notre première affiche, celle dont nous avons publié le texte l'autre jour dans le *Libertaire*. Et notre appel pour l'Amnistie intéressa, passionna même ceux qui, très nombreux, le lisent jusqu'au bout.

Allons, voilà du bon travail. Que tous s'y mettent. Les uns pour coller les affiches, les autres pour intervenir dans les réunions électorales et organiser des réunions antiparlementaires. Il ne faut pas qu'un seul panneau de Paris et de banlieue réservé à la « Liste Libertaire » reste inoccupé. Il faut que la parole anarchiste se fasse entendre partout, pendant ces jours-ci.

AU MAGNÉSIMUM

de Selves

Lorsque Gassier publia dans « Les Hommes du jour » sa série des *Empapahoutas* il dut certainement penser au sénateur du Tarn-et-Garonne. Celui-ci mérite, en effet, et ce à plus d'un titre, de figurer dans la galerie des gens dépeints avec tant de veine par le bon dessinateur.

Il débuta dans la vie comme préfet d'un vague département de province et, son savoir-faire ayant été prouvé, on lui confia la Préfecture de la Seine.

Décrire toutes les scélératesses, tous les dolis, toutes les concussions dont il se rendit coupable à l'Hôtel-de-Ville de Paris nécessiterait un fort ouvrage que nos loirs restreints ne nous laissent pas le temps d'écrire.

Disons, néanmoins, qu'il était l'homme avec qui tous les trafiquants, tous les concessionnaires du département gagnèrent le plus d'argent.

Plus d'un élu et aussi plus d'un de leurs secrétaires, occupèrent le pro-consul en lui faisant accomplir certaines besognes dont

le moins qu'on en puisse dire est qu'elles grossirent maints bas de laine... au détriment des contribuables.

Ses agissements firent plusieurs fois l'objet de séances orageuses au Conseil gé-



ral — mais notre homme eut l'adresse de se faire élire sénateur, ce qui le rendait presque tabou.

Lorsque Caillaux fut appelé à la présidence du Conseil, il estima qu'un homme retors et crapuleux comme de Selves pourrait lui rendre de grands services et il crut que l'homme à tout faire des conseillers généraux pourrait devenir l'homme à tout faire du président du Conseil. Hélas ! Celui qui prenait pour un être intelligent n'était qu'un combinard vaniteux et lourdaut.

De Selves, ministre des Affaires étrangères voulait jouer au diplomate ; Caillaux s'en aperçut d'une façon assez cuisante.

Lorsque, à la suite d'Agadir, Caillaux signa avec de Kiderlen-Wachter un traité par lequel il abandonnait une partie du Congo plutôt que de nous entraîner dans une guerre, de Selves donna sa démission parce que son premier ministre avait oublié de le consulter sur son avis et sa signature. Il mit ainsi le ministre Caillaux par terre — et c'est à lui que Poincaré est redevable de son ministère qui lui ouvrit les portes de l'Élysée.

L'homme-à-la-Face-de-Mort fut un ingrat : il oublia dans la répartition des portefeuilles celui qui lui donnait un ministère.

De Selves ne lui en tint pas rigueur : il devait se rendre compte qu'il avait gaffé et qu'il devait, avant que d'ambitionner à une nouvelle sinécure, faire oublier ses talents de lourdaut.

Il fut longtemps vice-président de la Commission des Affaires étrangères au Sénat, mais ne joua qu'un rôle bien effacé... jusqu'au jour où, Poincaré ayant besoin d'hommes de paille pour reconstituer son ministère, lui confia la portefeuille de l'Intérieur.

Lefebvre du Prey à la Justice ; de Selves à l'Intérieur ! Nous pouvons avoir de rénavant la certitude que rien ne sera épargné pour que le Proletariat ne puisse plus manifester sa colère. Les flics et les tribunaux vont avoir de la besogne.

...Jusqu'au jour où, cessant d'être un bétail électoral, Populo chassera à coups de pied bien sentis tous ces sinistres vieillards qui, par haine de la jeunesse, travaillent pour une nouvelle hécatombe.

Et nous ne désespérons pas d'assister (en tant qu'acteurs) à cette apothéose de la Raison. — LORÉ.

NOTRE CONCOURS-ENQUETE

Le Politicien le plus méprisable ? Le Parti le plus dangereux ?

Voici d'abord une réponse d'une jeune maman de Villeneuve. Nous la dédions à l'immonde pourcentage qui, dans l'Action Française, avilit chaque jour le beau nom de l'auteur de Jack et de Sapho :

Effectivement cher camarade, parmi tant de succurs de sueur, comment trouver le plus détestable.

Mais comme notre Germaine, je m'arrête à LÉON DAUDET ; cet homme — si toutefois il mérite encore ce nom — n'est-il pas le mieux désigné pour la place de déshonneur du Palmars ? A mon point de vue j'en juge ainsi, lui qui s'attaque en rampant contre tout ce qui ne craint pas la lumière, lui qui avec sa horde de crapules, souille tous les milieux au moindre contact.

Léon Daudet qui n'a même pas le moindre regret de son fils, puisqu'il profite de sa mort comme d'une bonne aubaine pour essayer d'en faire une arme contre ses ennemis.

Comme un rapace, il déchire ce pauvre Philippe pour essayer de rattraper les nôtres des lambeaux du corps de ce pauvre gosse. Reptile parmi les reptiles ! tu devrais te cacher avec la honte d'être toi-même, quand tu sais que tant d'autres te méprisent et te crachent à la face.

Maintenant laissons reposer cet infect personnage, et envisageons la seconde question.

Je considère tous les partis aussi dangereux les uns que les autres, car en possession du pouvoir, quelque parti que ce soit, ce sera toujours pour le malheur du peuple.

Tant que nous aurons des matres il en sera ainsi !

Qu'ils soient bolchevistes, dardettistes ou socialistes, etc., les uns comme les autres nous grugeront toujours.

Toujours ils auront peur de la vérité, et

craindront sans cesse de voir le pouvoir leur échapper.

Choisir entre les partis, c'est aller d'une poubelle à l'autre, comme tu dis si bien. Il faut les étudier pour savoir comment l'on vit, mais avec quelle répulsion qu'on y voit tant de pourritures.

Camarade Libertaire, amicalement à toi, je te souhaite de tenir. Je ne regrette qu'une chose, c'est de ne pouvoir t'envoyer ma petite aide pécuniaire.

Une jeune maman,
Mireille ETTENDORFF.

Un lecteur de Versailles, Narcisse Juliot, cloue au pilori surtout ceux qui ont le plus promis à la classe ouvrière, ceux qui ont le plus parlé en son nom et qui, le plus sûrement, ont empêché le Proletariat de s'émanciper lui-même :

Il est difficile de dire quel est le politicien le plus méprisable. Il en est deux comme des patrons : d'anciens sont plus malins que les autres, et suivant qu'ils se débrouillent bien ou mal, on les dit bons ou mauvais. Les politiciens comme les patrons parlent et agissent suivant ce qu'ils croient être leur intérêt : ils sont les uns et les autres dénués de scrupules.

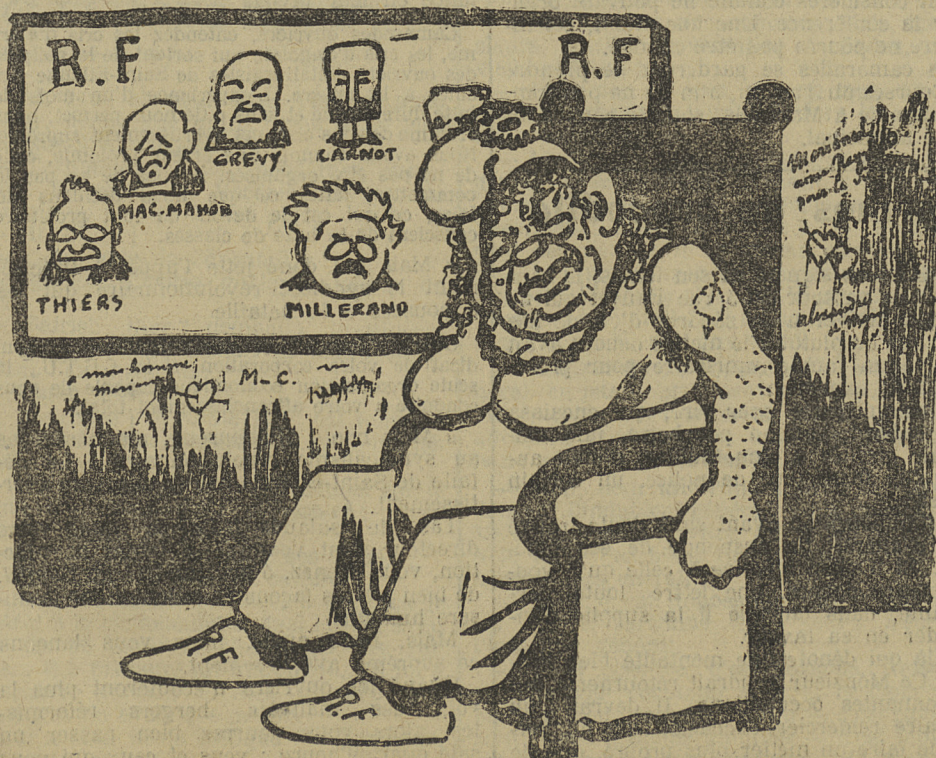
Ils ont tous méprisables au même degré. Mais s'il me fallait absolument choisir le plus « dégoûtant », je donnerai la palme à MILLERAND, premier magistrat de notre beau pays, parce qu'il est connu le « prototype » du parfait renégat.

Le parti le plus dangereux : Je réponds sans hésiter. C'est à mon avis celui des MOSCOUTAIRES, parce qu'il se prétend révolutionnaire, et n'est en fin de compte qu'un châteleur d'énervé.

Parce qu'il attire par sa démagogie pas mal de bons copains sincères, qu'il pervertit ou rend écorchés pour longtemps, et souvent même à jamais.

Narcisse JULIOT.

TOUJOURS BELLE !!!



MARIANNE. — Malgré mes onze amants, je fais encore des bégéms !

Manuels?... Intellectuels?...

Je ne sais s'il existe de véritables bibliophiles ; mais ce que je sais bien, c'est qu'il existe de nombreux bibliophiles ou pseudo-intellectuels, et cette catégorie d'individus constitue, selon moi, un terrible fléau contre lequel je veux lutter de toute la « force » de mes faibles moyens.

Nombre de gens ont la singulière manie de classer les hommes en deux clans adverses : d'un côté ils placent les manuels, de l'autre les intellectuels.

J'avoue, pour ma part, ne pas bien saisir la nuance ; j'ignore à partir de quel point on est soit manuel, soit intellectuel. Je vois des brutes et je vois des hommes ; hors de là, point de distinction.

Un copain à qui je demandais un jour : « Qu'est-ce qu'un intellectuel ? » crut m'en boucher un com en me répliquant spontanément : « C'est un ouvrier de la pensée. »

Belle réponse, en vérité, mais aussi creuse que le cerveau de celui qui, le premier, l'a émise, car elle n'explique rien du tout.

Qu'entend-on par là ? Qu'est-ce donc qu'un ouvrier de la pensée ?

Est-ce ce fils de bourgeois qui, à force d'entendre énoncer sans cesse, sur les bancs d'un lycée, les mêmes notions inlassablement rabâchées par un même professeur, est parvenu à se les « carrer » dans la mémoire, a réussi à passer ses examens et fait copieusement la foire, les poches aussi pleines de tabac que de diplômes ?

Est-ce plutôt celui qui, moins fortuné, devient lui-même pion à son tour, par nécessité stomacale, et répète aux autres les mêmes rudiments de langues vivantes ou mortes, absurdement compliquées, les mêmes préceptes de morale intangiblement établie et les mêmes formules de science « irréfutablement relative » qu'on lui a à lui-même enseignées, tout cela, bien entendu, sans qu'il ait à se préoccuper de l'emploi qu'en feront ses élèves ?

Est-ce cet autre qui fabrique sur commande et en grande série du bon Dieu, de la patrie ou de la révolution ?

Est-ce cet autre encore qui, ne sachant que foutre de ses dix doigts, se découvre une vocation d'écrivain et couche sur du papier, en un affreux cacafouillis, ses nébuleuses élocutions ?

Ou bien est-ce au contraire ce chercheur qui, souffrant d'une continuelle soif de savoir, se lance résolument à la poursuite de l'insaisissable vérité, de la toujours fuyante perfection et, pau soucieux de fortune ou de popularité, fait profiter les humains de ses découvertes ?

Il est évident que si c'est celui-ci, ce ne peut être aucun des autres, et la corporation des ouvriers de la pensée ne compte en ce cas que fort peu de membres, car les vrais savants sont rares.

En plus, je ne vois pas pourquoi ces derniers seraient plus considérés que les autres travailleurs. Il déploient, certes, de remarquables facultés, mais il faut aussi de grandes capacités pour bien construire une meule de blé, droite, d'aplomb, esthétique à souhait et protégeant bien contre l'humidité le grain que sa paille renferme.

Ces capacités ne s'acquiescent que par une longue pratique et ne sont pas apprêtées à leur juste valeur. Il en existe de même mille autres semblables que l'on ne soupçonne même pas ; c'est pourquoi il est vain de vouloir se poser en intellectuel, ou tout au moins en intellectuelisant, alors que l'on sait qu'il faut quelquefois plus d'intelligence pour exercer certains petits métiers en apparence insignifiants que pour se lancer dans l'étude des sciences réputées ardues.

Il existe pourtant dans nos milieux nombre d'individus qui, sous prétexte d'éducation et de culture individuelle, s'imposent l'ingurgitation à outrance de bouquins épais, aussi arides qu'ennuyeux, qu'ils digèrent plus ou moins bien et, forts de ce qu'ils croient être leur savoir, affichent ensuite des prétentions littéraires et scientifiques en faisant grand étalage, ainsi qu'il sied à de faux érudits, de leur quart d'érudition.

Ah ! Dieu qu'ils sont assommants tous ces gens qui ne peuvent s'aborder sans se poser, comme le remarquait l'autre jour Le Meilleur, cette immanquable question : « As-tu lu Machin ? » Aussitôt prononcé ce court préambule, ils se lancent dans d'interminables discussions, font mille éloges de leurs auteurs favoris, dissertent les écrits de ces écrivains, s'interessaient prodigieusement à des détails parfois insignifiants de leur vie privée et jonglent avec des citations qu'ils se lancent à la tête comme des balles de jeu de paume.

Demandez-leur de vous parler idée ou doctrine et vous les entendrez vous réciter des pages entières des textes fameux de leurs philosophes préférés. Mettez-les en présence d'une situation spéciale, demandez-leur, en certaines circonstances non prévues, quelle sera leur façon d'agir s'ils veulent être en accord avec leurs conceptions, ils seront obligés, avant de vous répondre, d'aller consulter leurs notes et de fouiller dans leurs bouquins, et encore, souvent leur réponse sera vaine.

S'ils se mêlent d'écrire, vous ne trouverez dans leurs articles rien de nouveau, rien d'original, rien qui provienne d'eux-mêmes ; ils ne peuvent que répéter des lieux communs dépourvus d'intérêt à force d'être éternellement ressassés par les mêmes créateurs.

Ces malheureux-là se croient très supérieurs, parce qu'ils ont la tête bien pleine, ils s'imaginent l'avoir bien garnie. Ils se cataloguent la plupart du temps individualistes purs, ils ne se rendent même pas compte qu'ils sont incapables d'avoir une pensée personnelle, égarés qu'ils sont par les méandres de la pensée des autres. Déjà peu aptes à lire dans leurs livres, ils sont incapables totalement à lire dans la vie.

Quoique sachant avec quelle difficulté on arrive à connaître la vérité sur les événements qui se déroulent de nos jours et sur les lieux mêmes où nous vivons, ils se turlupinent pour apprendre approximativement ce qui se passait au temps d'Annibal.

Aucun spectacle ne les émeut, bonté et beauté sont pour eux des mots qui « résonnent » bien, mais la réalité les indiffère, ils ne vibrent ni ne sentent, car ils ne savent

point observer, heureux encore s'ils savent profiter des observations faites par leurs maîtres.

Ils ne connaissent point la bouillonnante révolte, leur idéal n'est point en eux, il est en des chapitres. Ils prétendent remplacer les sentiments par la froide raison, par la logique et le bon sens, et ne se rendent pas compte que leur logique et leur raison, apprises par cœur dans les livres, et n'étant pas le produit d'observations personnelles suivies de profondes réflexions, sont par ce fait complètement nulles.

Le plus terrible, c'est que ces hommes-là savent souvent faire ça à l'influence, ils trouvent encore des naïfs qui, après avoir été copieusement barlés par eux, les admirent béatement parce qu'ils passent pour être calés.

Est-ce à dire que nous ne devons pas lire ? Est-ce à dire que nous ne lisons pas, nous qui ne sommes point atteints de bibliomanie ? Si, nous avons besoin de lire et nous lisons, nous sommes des révoltés instinctifs, mais nous n'osons point prétendre que nous sommes devenus anarchistes avec le même naturel instinctif.

Nous avons souffert de la mauvaise organisation sociale, nous en avons souffert par notre chair et de notre âme, nous nous sommes révoltés contre l'autorité négligée qui nous imposait ces souffrances, nous avons observé autour de nous et sommes remontés jusqu'à la source de nos maux, nous avons constaté la violence des mœurs, la bêtise des préjugés, la fausseté de la morale et l'infamie des institutions.

Partout, nous avons vu grimacer l'hypocrisie ambiante, et nous avons rêvé d'une justice qui remplacerait l'injustice régnante.

C'est alors que nous avons été amenés à comparer nos propres conclusions, fruites d'observations sérieuses, arrêtées en nous après emploi de la méthode d'induction et de déduction, aux conclusions tirées d'observations analogues, après emploi de la même méthode, par différents philosophes, et transcrites par eux sur le papier.

De tout ce travail mental est résultée pour nous l'adoption de la philosophie anarchiste, adoption qui ne s'est pas faite d'un jour, car il a fallu faire la part des choses et peser soigneusement le pour et le contre. Cette philosophie, qui est celle du mouvement et de l'évolution perpétuelle, démontrée erronée le lendemain par un auteur, nous a conduites à une conclusion définitive ; ce qui nous semble bon aujourd'hui peut demain nous sembler mauvais, ou réciproquement. C'est pourquoi ce que des hommes ont pensé et écrit dans des livres ne nous prouve que fort peu de chose, ce que l'un affirme un jour comme étant l'exacte vérité, peut être démontré erroné le lendemain par un autre qui remplacera par sa propre conviction, érigée en certitude, l'affirmation non fondée qu'il aura démoie.

Nous estimons donc qu'il vaut beaucoup mieux juger par nous-mêmes les faits de la vie courante que d'utiliser les jugements tout faits que nous offrent nombre d'écrivains.

Pourtant, nous lisons toujours, nous lisons même beaucoup, mais nous ne lisons point simplement pour dire : je lis, et nous ne faisons pas de la question biblique une question sociale.

Nous lisons pour nous récréer et pour nous instruire ; ne voyageant pas, nous assistons par la lecture aux voyages que d'autres ont faits ; nous admirons les beaux spectacles décrits par les bons poètes ; nous analysons les sentiments complexes des personnages que les romanciers font évoluer, nous exerçant ainsi à analyser nos propres sentiments et ceux des personnes qui nous entourent, et nos lectures nous procurent souvent de quoi nous plonger dans de douces rêveries.

Mais nous ne parlons pas à chaque instant de nos lectures, si nous en parlons quelquefois, nous le faisons sans affectation, c'est comme si nous parlions d'une belle pièce que nous aurions vu jouer, d'un beau morceau de musique que nous aurions contemplé ou d'une bonne bouteille que nous aurions bue.

Peu nous importe la personnalité des auteurs ; si nous nous intéressons à leur nom, c'est surtout afin de pouvoir nous guider dans nos achats et de pouvoir établir un classement dans notre bibliothèque, mais leur identité propre n'est pas plus pour nous que celle du pâtissier qui nous a confectionné une bonne tarte.

Quoique n'émettant aucune prétention à l'intellectualisme, nous nous croyons cependant aptes à répandre nos idées, mais si nous voulons amener quelqu'un à la compréhension de notre idéal, nous lui parlons un langage simple, et nous nous efforçons de lui faire entendre notre philosophie en commentant des exemples de la vie actuelle.

Nous ne disons jamais : Telles sont les maximes d'Epictète, ou : Ainsi parlait Zarathoustra. Nous disons seulement : Telle est la société présente ; telle est la société que nous rêvons. Comparez, choisissez.

Ce faisant, nous ignorons si nous œuvrons en manuels ou en intellectuels ; nous savons que nous nous efforçons de devenir des hommes et de nous éloigner le plus possible de la brute. Cela nous suffit amplement, car nous sommes des humbles et n'ambitionnons point de fausse gloire !

Marcel LHOMME.

Vient de paraître :

Comment mourut Philippe Daudet

par Georges VIDAL

Prix : 5 francs ; franco : 5 fr. 70

Adresser les commandes à la Librairie Sociale, 9, rue Louis-Blanc, Paris 10^e.

Chèque postal : Soubervielle 598.55.

Cher Camarade

Veux-tu venir en aide au LIBERTAIRE ?

Oui, n'est-ce pas ?

Eh bien ! Chaque matin achète deux exemplaires et donne-en un.

Convoi d'esclaves

Farouches, perthés haut sur leurs chevaux demi-sauvages, armés de fouets et secondés par des chiens féroces, les gardiens galopent le long du troupeau. Depuis quinze jours, ils poussent devant eux, vers la ville prochaine, une horde lamentable d'hommes et de femmes décharnés par la souffrance qui, sous le soleil implacable, titubent dans la poussière, l'échine courbée, la tête balante, l'œil éteint.

Au soir, le troupeau s'arrête au pied d'une montagne. On allume de grands feux, pour éloigner les fauves qui rôdent alentour.

Les gardiens distribuent alors un peu de nourriture. Ce sont de basses viandes, que la longueur du voyage et la chaleur étouffante du jour ont corrompues. Les prisonniers se jettent avidement sur cette pitance infâme et de terribles bagarres se produisent. Les plus faibles sont terrassés et souvent même égorgés à coups de dents par les plus forts, parce que l'on sait qu'il n'y a pas à manger pour tout le monde...

Les vainqueurs emportent entre leurs ongles crispés des morceaux de charogne verdâtre et grouillante de vers, qu'ils s'en vont à l'écart des autres dévorer d'un air bestial avec des grognements de plaisir.

C'est la nuit. Sous la lueur dansante des feux, le troupeau d'esclaves s'endort. Ils sont si maigres et si livides qu'on les prendrait pour des cadavres abandonnés sur un champ de bataille.

D'horribles cris de douleur, bientôt suivis de vagissements, déchirent le calme angoissant de cette nuit tragique. C'est une des tristes femelles du troupeau qui vient de mettre bas.

S'il n'y a plus de place sur les chariots, elle devra le lendemain suivre à pied ses compagnons de misère, en serrant contre ses mamelles flasques et stériles la chair maudite de son enfant.

Ses forces viendront-elles à la trahir, malgré le fouet s'acharnant sur son corps squelettique, elle se couchera dans la plaine avec son petit et, résignée, elle attendra la mort.

Des bêtes que l'on devine tapies dans l'ombre traîtresse, miaulent ou rugissent tout près du camp. Cela fait claquer de terreur les dents de ceux qui ne peuvent parvenir à s'abîmer enfin dans le néant du sommeil. Ils savent, ceux-là, que les nuits précédentes, malgré les feux allumés et la vigilance des sentinelles postées de loin en loin, des fauves se sont enfuis dans la montagne en emportant dans leurs crocs la proie qu'ils avaient choisie.

Le matin, au petit jour, les gardiens éveillent les dormeurs à coups de fouet. Lentement, la caravane géignante se remet alors en route, semant sur son passage les corps de ceux que l'épuisement a terrassés et qui jamais plus ne se relèveront.

La chose est d'ailleurs prévue par les marchands de viande humaine. L'expérience leur a démontré que malgré les déchets que la mort libératrice leur arrache, ils arriveront tout de même sur le marché avec un lot d'esclaves dont ils tireront un bénéfice appréciable.

BRUTUS MERCEREAU.

Djibouti (Afrique orientale), août 1919.

LA TOURNÉE

Germaine BERTON - CHAZOFF

La tournée Germaine Berton-Chazoff ayant été improvisée, nos camarades se sont trouvés en difficulté pour assurer les meetings qui ont dû être reportés à une date ultérieure.

Nous donnons ci-dessous l'itinéraire que nous proposons et les camarades voudront bien immédiatement écrire à Paris, au Libertaire, 123, rue Montmartre, pour nous faire savoir si la date leur convient :

Dimanche 4 mai : MARSEILLE.
Mardi 6 mai : TOULON.
Mercredi 7 mai : NICE.
Vendredi 9 mai : NIMES.
Samedi 10 mai : AYMARGUES.
Dimanche 11 mai : MONTPELLIER.
Mardi 13 mai : CETTE.
Mercredi 14 mai : BEZIERS.
Jeudi 15 mai : NARBONNE.
Vendredi 16 mai : PERPIGNAN.
Dimanche 18 mai : TOULOUSE.
Mardi 20 mai : AGEN.
Mercredi 21 mai : BORDEAUX.
Jeudi 22 mai : BAYONNE.
Vendredi 23 mai : BIARRITZ.
Dimanche 25 mai : TARBES.
Lundi 26 mai : LIMOGES.

Nous attendons immédiatement les réponses des camarades et des groupes. Ceux qui n'auront pas répondu dans la huitaine seront considérés comme ne pouvant organiser la conférence. Une fois établi, cet itinéraire ne pourra pas être changé.

Les camarades se garderont de prendre les Eourses du travail, afin de ne pas tomber, comme à Marseille, sous le coup d'un arrêté municipal.

Larmes de crocodile

Nous avons signalé en son temps, le haut fait de ce vaurien du 5 rue Fauvel qui ne pouvant arriver à se séparer d'un de ses locataires ou plutôt à le mettre dehors avait soudoyé un faux-commissaire pour procéder à son expulsion.

Ce commissaire pour rire, qui encaissait tout d'abord, comme pourboire, une magistrale griffolée à cinq feuilles, n'était autre qu'un inspecteur de police, un certain Sadosky.

L'administration ayant sans doute trouvé qu'il exagérait la suspension de ses fonctions, et il vient d'écrire à celle qu'il voulait mettre dehors une lettre toute larmoyante, dans laquelle il la supplie d'intercéder en sa faveur.

Voilà qui dénote une mentalité bien spéciale. Ce Monsieur voudrait retourner à ses passionnantes occupations. Il devrait au contraire remercier l'occasion qui lui permet de faire un métier plus propre, que de terroriser les pauvres gens.

AUX HASARDS DU CHEMIN

Le Paria s'est échappé.

Le gniaf est venu trouver notre Paria ce matin au petit lever. Il lui a dit : « Mon pot, t'a qui pousse du poil au ventre de la terre. Largue ton boulot et radine avec mézigue sur les bords de la Marne. »

Pierre Mualès n'a pas su résister à l'invitation catégorique du petit garçon Printemps déguisé en gniaf. Pour ce beau jour de Pâques il nous a plaqué. Et les lecteurs du Libertaire devront se passer aujourd'hui de ses savoureux Propos quotidiens.

Il prend le tramway.

L'Indépendance Belge est un journal sérieux tout comme l'Intransigeant de Paris. Il est probable que ces deux organes puissent leurs informations à la même source.

Les échos du grand quotidien belge sont aussi savoureux que ceux du torchon de Léon Bailly et l'imbécile heureux qui a écrit le roman que nous publions ci-dessous mériterait certainement une des grosses noix d'honneur que le Canard Enchaîné décerne périodiquement à certains journaux. Voici donc la perle qui fera les délices de nos lecteurs.

Dans un tramway de Bucarest. Une vieille paysanne entre, s'assoit près d'un monsieur, puis, au moment de payer sa place, se souvient qu'elle a mis son porte-monnaie dans une poche de son jupon, sous des deux jupes de percale.

Vous pouvez bien me tenir mon panier d'œufs ! s'écrie-t-elle en se tournant vers son voisin.

Et, délibérément, elle case le panier sur les genoux du monsieur. Mais des voyageurs ont vu la scène et se dressent, indignés. Un d'eux éclate :

Vous ne savez donc pas, grosse bête, que ce monsieur est notre roi ?

Elle a bien raison, dit-il, de me confier son bien ne lui dois-je pas mon assistance ?

Alors, la vieille paysanne, haussant les épaules :

J'aurais dû m'en douter, il a l'air si maladroit !

Mais les Roumains savent maintenant que leur roi prend démocratiquement le tramway pour se promener dans Bucarest et ils ne l'en aiment que mieux...

N'est-ce pas admirable ! Et combien nous regrettons de ne pas avoir ici, un digne descendant des 40 rois qui en mille ans ont fait la France, pour le voir se promener démocratiquement dans un tramway public. Nous conseillons humblement au Crachoir Public de l'Action Française, de reproduire à son tour, ce bel écho et nul doute, qu'immédiatement, le peuple français conviendrait des bienfaits de la monarchie, balayera cette république pour la remplacer par la royauté dont M. Léon Daudet est un des plus beaux spécimens.

Lavons la vaisselle.

Puisque nous y sommes, continuons à fouiller dans l'Indépendance belge. Décidément, nous commençons à croire que ce ne sont pas les Portugais qui sont gais, mais que c'est en Belgique que l'on s'amuse follement. Si les journaux sérieux impriment de telles sottises, que doivent produire les journaux comiques ?

Le passage de l'article que nous reproduisons est coupé dans le « leader » du journal et est intitulé : « La Classe moyenne et l'Après-Guerre ». Or, Mme Marie Delcourt, — qu'elle m'excuse de n'être pas galant, — après s'être apitoyée sur le sort des rentiers, nous pond cette énormité :

« Une jeune dactylo parisienne arrive à gagner cinq cents francs par mois ; servante dans un restaurant un peu fréquenté, elle gagnerait ses cinq cents francs en dix jours. Néanmoins, il y a des milliers de dactylos qui demandent de l'ouvrage, tandis que ce sont les restaurants qui cherchent des serveuses. »

Eh bien, savez-vous, pour une fois, ça c'est envoyé ! Nous ignorons ce que gagne pour pondre de telles sottises Mme Marie Delcourt, mais nous serions heureux qu'elle nous donnât l'adresse de ces fameux restaurants où une femme arrive à gagner cinquante francs par jour. Nous sommes sur place et nous pourrions tout de suite aviser certaines de nos lectrices qui, certes, n'ont aucun préjugé et qui consentiront à travailler pour ce prix. Soyons sans crainte, Mme Delcourt n'en fera rien, et nous la classerons donc dans la même catégorie des imbéciles heureux, que son confrère échoier à l'Indépendance belge.

Suprême avertissement.

Sous ce titre, le Rappel public, dans son numéro de lundi un article dont nous voulons donner la teneur in-extenso à nos amis :

« La misère étirent les métallurgistes de Saint-Etienne. Leurs familles souffrent les plus dures privations. Et voici un appel lancé en leur faveur :

Camarades ouvriers, entendez les cris d'alarme, les cris d'angoisse qui sortent de la poitrine des ouvriers métallurgistes de Saint-Etienne, acablés à la misère. L'expérience d'un mois de lutte dure, ardue et sans pitié nous permet, nous ordonne de vous crier cet avertissement suprême ! Nous avons commis une erreur profonde, celle de ne pas être organisés. A vous de ne pas la commettre, faites ce que nous décidons de faire, ce qui est le devoir de tout prolétaire conscient de la lutte de classes.

« Mais qui donc jette l'appel ? Précisément le syndicat révolutionnaire qui les a poussés à la bataille.

Ouvriers français, prolétaires, adhérez au syndicat de votre corporation, à la C.G.T.U., la seule organisation économique capable de vous conduire à votre affranchissement total.

« Mais non ! Malheureux, n'adhérez pas au syndicalisme révolutionnaire ! La défaite de Saint-Etienne est un suprême avertissement. »

Tas de saulais ! Depuis que votre directeur s'est vendu aux forces de réaction, vous prenez, ô sportulistes du Rappel, de bien piètres façons de spéculer sur la misère humaine.

Mais, nous aussi, nous vous lançons ce suprême avertissement.

Quand les ouvriers n'écouteront plus la voix des mauvais bergers réformistes, alors vous pourrez bien passer un sale quart d'heure à vous et ceux qui vous paient !

La Vie des Lettres

« La Cité Nouvelle »

Tel est le nouveau titre que va prendre revue Les Primaires.

Pourquoi, somme toute, s'appeler Les Primaires lorsque primaires et secondaires collaborent à la revue en toute fraternité ? Et, d'ailleurs, rares sont aujourd'hui ceux qui attachent encore une très grande importance à ces étiquettes : primaires et secondaires. Le primaire serait surtout un homme qui n'aurait pas étudié les langues, mortes et ne connaîtrait pas le latin. Mais alors, pourquoi laisser le titre de secondaire à ceux qui passent le baccalauréat D (sciences-langues) et qui n'ont jamais épilé un mot de grec ou de latin ? Et combien de primaires, autodidactes dans la connaissance des langues mortes, rendraient des points aux secondaires qui, leurs études terminées, se laissent consciencieusement envoler ? Enfin, ce sont là cadres bien flous et dont l'importance n'est plus bien grande. Le mot primaire, encore employé dans un sens péjoratif, ne désigne plus comme auparavant les instituteurs, mais, par une déformation — comme il y en a tant dans les langues — il désigne un homme qui, quelle que soit son éducation, a un esprit étroit et des conceptions étriquées.

Camille Belliard m'écrivait ces jours derniers pour m'exposer le plan de l'œuvre entreprise, non seulement par Les Primaires, mais par La Cité Nouvelle, mais encore par La Maison des Jeunes et ses deux périodiques, l'un pour enfants : Les Petits Bonshommes, l'autre pour jeunes gens : Jeunesse. L'œuvre entreprise par M. Belliard est louable. Elle vise à l'éducation rationnelle de la jeunesse d'une part et des adultes d'autre part. Et on a tant besoin d'éducateurs ! Je m'entends : non pas d'éducateurs officiels, rigides et j'emboîteurs, les cours finit, saluent et s'en vont, mais d'éducateurs consciencieux, sains et déboués qui comprennent l'être humain et s'appliquent à faire des hommes.

Camille Belliard a ainsi beaucoup de choses en tête, de bonnes choses. Espérons qu'il réussira et ne lui ménageons pas notre aide à l'occasion. Ceux qui le secondent dans son entreprise sont des amis, des amis vigoureux, comme Roger Bœufgras. Ses collaborateurs sont également des hommes indépendants : Han Ryner, Philéas Lebesque, Banville d'Hostel, Dugas, Louis Prat, Louis Dumont, etc...

Nous reparlerons de cet effort.

PETITES NOUVELLES :

— Dans les « Matryes » du 15 avril, un pastiche de Paul Morand par G.-A. Masson nous ferait désirer que M. Morand pastichât les pastiches de M. Masson... Nous y gagnerions.

Au sommaire du même numéro : « L'Histoire littéraire dans Michelet », par Maxime Revon ; des poèmes inédits de Michel Abadie ; un poème de Paul Jammal ; des proses et critiques de J. de Lassus, Verrane et Arnel, Elie Richard, P. Leguay, A. Falgairelle, Eugène Montfort, G. Burbarin, P. Dominique, Tristan Klingsor, etc...

— Dans l'« Intransigeant », les Treize reproduisent une partie de la lettre que M. Maurice Larrouy m'a adressée et que j'ai publiée. Mais naturellement, ils ne reproduisent pas les commentaires.

Georges VIDAL.

Où aller ce soir ?

Théâtres lyriques

OPERA. — 20 heures : Samson et Dalia.
OPERA-COMIQUE. — 20 heures : Werther.
GAITE-LYRIQUE. — 20 heures : Le Cœur et la Main.
TRIANON-LYRIQUE. — 20 heures : La Poupe.

Drames, Comédies et Genre

COMEDIE-FRANCAISE. — 20 heures : La Victoire sur les tentes.
ODEON. — 20 heures : Notre-Dame de Paris.
VAUDEVILLE. — 20 h. 45 : Après l'Amour.
THEATRE GORLA-PARAGERIE. — 20 h. 30 : Lysistrata.
NOUVEL-AMBIGU. — 20 h. 30 : Ma Tante d'Honleur.

COMEDIE DES CHAMPS-ELYSEES. — 20 heures : R.U.R.
THEATRE DES ARTS. — Matinée et soirée : L'Echancé.
THEATRE DES MATHURINS. — 21 heures : Le Chemin des écoles.

VEUX-COLOMBIER. — 20 heures : Il faut que chacun soit à sa place.
MONTMARTRE-ATELIER. — 20 heures : Le Veau gras.
ALBERT-1^{er}. — 20 heures : Double Crème, Les Deux Blondes.

THEATRE ANTOINE. — 20 h. 30 : La Femme et le Pantin

Cabarets artistiques

LES NOCTAMBULES. — Tous les soirs, à 21 heures, les « As » de la chanson : Xavier Privas, Vincent Hyspa, Jacques Ferny, Jack Cazol, Noël-Noël, Paul Groffe, Raymond Bartel, Eugène Host.

En chasse « revue », Dimanches et fêtes, matinées à 15 heures.

LE GRENIER DE GRINGOIRE 6, rue des Abbesses. — 21 heures : Charles d'Aray et les chansonniers : Drnano Brubach, Géo Robert, Loréal, Mmes Jane Marsan, Line de Tarbes. Spectacle d'art et d'éducation.

LE PERCHOIR. — 21 heures : Grand spectacle montmartrois-jaf, avec Jean Bastia et ses chansonniers.

LE GRILLON (43, boulevard Saint-Michel. — 21 heures les chansonniers Jean Reux de Solter, Rémondin, Sergères, Alex H. Dumont, G. Dauzais et la divette Kady Teissier.

« Dis qu't'es tort ! », revue
LA VACHE ENRAGEE 4 place Constantin Pecqueur. — 20 h. 30 Veillée d'art : Maurice Hallé et les chansonniers

LA CHAUMIERE — 21 heures : « Nous n'avons pas de pommes cuites » (Cl de Siry).

LE CARILLON. — A 21 heures : Bonne Nouvelle 1^{re} revue

LE FIERROT NOIR (11 rue Germain-Pilon). — 20 h. 30 : Dranoël et les chansonniers.

A travers le Monde

CE QUI SE PASSE

Les négociations entre la Russie et l'Angleterre se poursuivent à Londres, et quoi qu'il en dise les journaux « bien informés » cette conférence n'est pas fatalement vouée à un échec. Le « socialiste » Mac Donald finira par s'entendre avec le « communiste » Zimoviev pour jeter les bases d'accords commerciaux et financiers entre la Russie et l'Angleterre, et les banquiers britanniques, pour lesquels l'argent n'a ni odeur ni couleur, prêteront au « communisme moscovite » les fonds indispensables au relèvement économique de la grande nation slave. Il n'est pas douteux que la Russie — ou plutôt ceux qui prétendent la représenter — affirmeront n'avoir fait aucune concession à l'impérialisme anglais et que, de son côté, le capital d'outre-Manche, par l'organe de sa presse mondiale, prétendra sortir victorieux de ces pourparlers diplomatiques.

Si nous étions comme « le bouc de la fable », qui, ne voyant que le présent brutal, tombait victime du rusé renard, nous mériterions notre voix au concert de louanges et d'espérances dont certains soi-disant révolutionnaires comblent les hommes qui veulent, autour du tapis vert, réorganiser l'Europe tombée dans le marasme, du fait de la dernière boucherie.

Hélas ! il ne suffit pas, pour nous convaincre, de belles phrases pompeuses, même empreintes d'une certaine sincérité, et la déclaration de Rakovski, chef de la délégation russe, que publiait hier l'Humanité, nous fait avec angoisse songer à l'avenir, qui est loin d'être au Protariat cette paix universelle dont tous les politiciens veulent se faire les champions.

La guerre est à nos portes, et malgré toutes les tentatives diplomatiques la situation s'aggrave d'heure en heure. L'intensité des armements menace chaque jour la paix boiteuse et tous les traités que pourront signer les gouvernements n'écarteront pas les conflits, qui prennent naissance à la base même de notre organisme social ; c'est pourquoi si, au point de vue économique, les engagements réciproques que prendront l'Angleterre et la Russie peuvent améliorer dans une certaine mesure la vie quotidienne du peuple russe et du peuple anglais, qui souffrent l'un et l'autre — pour des causes différentes — du chômage, au point de vue social les traités seront inopérants, et comme les précédents seront considérés comme des chiffons de papier, au jour où le capitalisme mondial sentira la nécessité de jeter les peuples dans une nouvelle boucherie.

Il nous faut citer, à ce sujet, un passage du discours de Rakovski, où il traite de la paix du monde :

« Il est évident que nous ne croyons pas qu'une abolition complète des guerres puisse être possible sans la disparition préalable des causes sociales qui les engendrent. Le gouvernement des Soviets, guidé par le Parti Communiste, considère que l'élimination de la guerre n'est possible que lorsque l'organisation socialiste de la vie économique aura été réalisée. Mais nous sommes prêts à collaborer à toute tentative sérieuse de tout gouvernement tendant à atténuer les possibilités de guerre. »

Ainsi, le représentant du gouvernement bolcheviste est convaincu — comme nous le sommes nous-mêmes — que pas plus que les autres gouvernements, celui des Soviets ne peut échapper à cette calamité : la guerre, et si nous voulons approfondir les paroles que prononçait Trotsky dans une interview à la presse, nous sommes obligés de constater à nouveau que, loin d'être écarté, un carnage peut être déchaîné à tout instant pour des raisons ignorées du Protariat.

Voilà donc la note que publie l'Agence Reuter :

« On mande de Moscou que dans une interview accordée à la presse, M. Trotsky a constaté que son discours de Tiflis eut un caractère belliqueux. Il a déclaré que le gouvernement des Soviets s'efforcerait d'éviter que des hostilités n'éclatent avec la Roumanie tant qu'il sera permis à la Bessarabie de décider de son propre sort. « La Russie, a-t-il ajouté, est une déitrice de confiance ; elle est désemparée d'obtenir des capitaux en Angleterre, mais son salut n'est pas en question. La Russie peut se dispenser au besoin de l'aide étrangère. »

« M. Trotsky a conclu ainsi : « Nous désirons établir les meilleures relations avec les pays capitalistes. Mais pourquoi nous demander de cesser d'être communistes

alors que nous ne demandons pas aux étrangers de cesser d'être des bourgeois ? » La Roumanie, de son côté, persiste avec l'appui de toute l'Europe, à vouloir conserver sans condition la Bessarabie, qui, prétend-elle, lui a été ravie par la Russie tsariste, et bien que les journaux ne consentent que quelques lignes à ce sujet, c'est peut-être de la-bas qu'éclatera l'incendie qui mettra à nouveau le vieux monde à feu et à sang.

Tous les partis politiques qui réclament le privilège pacifiste sont incapables, quelle que soit leur couleur, d'éloigner de nous ce danger effrayant, et en ce moment même, où la politique nationale de toutes les puissances européennes cherche à se transformer, on peut tirer cette unique conclusion : Incapacité de consolider les assises du vieux monde périmé.

Alors à quoi riment tous ces congrès, démocrates, socialistes, communistes, puis-que les chefs de ces organisations sont obligés de reconnaître que la guerre ne disparaîtra qu'avec sa cause directe : le capital.

Après avoir mis tous leurs espoirs en la Société des Nations, les partis dits de gauche cherchent d'autres associations qui répondent plus nettement aux désirs de paix, et cependant que la Russie, sur la pente des concessions, accepte le principe de la Société des Nations élargie, l'Indépendant Labour Party, qui tient son congrès actuellement à York, propose que les ouvertures soient faites à l'Internationale ouvrière et socialiste, en vue de créer une Internationale socialiste qui engloberait l'Internationale de Moscou.

C'est la politique qui internationalement s'organise pour leurrir, encore et toujours, les classes laborieuses.

Les peuples ne croient plus aux mensonges patriotiques. L'impérialisme a fait faillite en tant que doctrine, et les masses exploitées du monde entier se déclarent irrévocablement adversaires de l'esprit nationaliste qui a dominé le monde pendant des siècles. Gustave Lebon, dans son livre « La Religion de l'Avenir », prétend avec raison peut-être que le socialisme remplacera toutes les vieilles religions mais ce dont nous sommes certains, c'est que le socialisme présente une autre forme d'autorité qui perpétue en fait cet impérialisme, cause de tant de désastres.

Nous nous étonnons que le Protariat puisse encore attendre des résultats de toutes ces formes de gouvernement, qui en Russie comme en Angleterre, ont donné des preuves de leur incapacité.

S'appuyant sur l'esprit religieux des masses, le communisme et le socialisme ont malheureusement des chances de triompher en induisant en erreur les travailleurs qui attendent toujours du « Messie » une délivrance qui ne viendra jamais.

Ne cherchant pas en lui-même la force et la puissance qui, seules, peuvent le libérer de toutes les chaînes d'un passé douloureux, le Protariat trahira longtemps encore le boulet de l'exploitation, s'il veut, extérieurement, trouver un remède à ses maux ; et c'est pourquoi, alors que partout le socialisme fait de rapides progrès, tous les vices de la société bourgeoise subsistent, et le capital plus arrogant que jamais maintient ses positions, les renforce sans rencontrer en face de lui une opposition suffisante, qui lui fasse craindre pour l'avenir la révolte des opprimés.

Tant que la politique et la démagogie n'auront pas disparu des organisations ouvrières, il en sera ainsi, et la guerre, faite par le peuple, contre le peuple, restera le plus grand fléau des sociétés modernes.

J. G.

ALLEMAGNE

UN « AS » DE LA « REPRISE »

Francfort, 21 avril. — La police de Hambourg vient d'arrêter Wilhelm Bons qui a la réputation d'être le cambrioleur le plus habile de l'Allemagne. Il s'est échappé de prison au mois de juin dernier et, depuis lors, a commis plus de cent trenté vols, ce qui fait une moyenne de quatre vols par semaine.

Parions qu'il ne restera pas longtemps en prison...

VENGEANCE JUSTIFIEE

Francfort, 21 avril. — Au fond d'une forêt, près de Fritzing, dans le Mecklembourg, a été découvert le corps d'un nommé Jonas, ancien membre du Parti Communiste. Il y a toute raison de croire qu'il a

été victime d'une vengeance communiste. En automne dernier, Jonas avait été chargé de distribuer dans diverses parties du pays des ordres secrets reçus de Moscou en vue d'un soulèvement communiste en Allemagne. Il prit peur et quitta le pays. Depuis, il avait été poursuivi par ses anciens camarades.

Deux communistes ont été arrêtés à propos de ce crime. S'il s'agit vraiment d'un traître ou d'un mouchard, le sieur Jonas n'a eu que ce qu'il méritait.

(Nous faisons toutes réserves pour cette information qui nous vient des agences.)

INDES

LA PESTE SEVIT

Londres, 21 avril. — Le correspondant de la Morning Post à Calcutta rapporte que la peste prend des proportions alarmantes dans la province de Penjab. A Lahore, le nombre des décès causés par cette terrible maladie est de 40 à 50 par jour et dans la province, en une seule semaine, plus de 9.000 décès ont été enregistrés.

IRLANDE

LES DEMONSTRATIONS A DUBLIN

Londres, 21 avril. — Des démonstrations en commémoration du soulèvement de 1916 ont eu lieu hier à Dublin et dans différentes villes de la province.

ANGLETERRE

A LA DERIVE PENDANT 28 JOURS

Londres, 21 avril. — Un message de Southshields annonce que le vapeur britannique « Sunharem », qui se rendait de Calcutta au golfe de Siam, a recueilli dans l'Océan Indien treize hommes qui se trouvaient à bord d'un navire désemparé depuis vingt-huit jours.

Les rescapés, qui avaient dû se rationner, étaient dans un état d'extrême faiblesse.

PHILIPPINES

TREMBLEMENTS DE TERRE

Saigon, 21 avril. — Un message de Manille annonce que toute une série de tremblements de terre ont été ressentis sur la côte est de l'île de Mindanao. A Manille, de nombreuses maisons se sont écroulées.

CHINE

COLLISION ENTRE VAPEURS

Hong-Kong, 21 avril. — Le vapeur « Paul-Beau » est entré en collision avec le vapeur français « les Fils de Paul Doumer », à environ 60 kilomètres de Canton. Le vapeur français, qui a subi de sérieuses avaries, a pu être, cependant, ramené à quai.

LA SERIE NOIRE

SUITES D'UN ACCIDENT D'AUTO

M. Marius Richard sérieusement blessé
Toulon, 21 avril. — Voici des détails sur le grave accident d'automobile qui s'est produit dans les parages de La Croix, au cours duquel il y eut quatre blessés et un voyageur tué.

M. Marius Richard, directeur du « Petit Provençal », était venu, le matin, à Marseille, accompagné de sa femme et de sa fille, ainsi que de Mlle Geneviève Mund, fille d'un industriel parisien.

Après le repas, vers 15 h. 30, les voyageurs décidèrent de rentrer. Le chauffeur conduisait la voiture, ayant à ses côtés M. Marius Richard, lorsqu'à un tournant de la route, très sinistre, le chauffeur freina d'une façon si brusque que l'automobile fit une tige en barbaque et se renversa sur le côté du chemin.

On accourut auprès des voyageurs : le chauffeur portait une grave blessure à l'abdomen, produite par le volant ; M. Marius Richard, qui se trouvait sous l'automobile, eut deux bras brisés et la jambe droite fracturée. Quant à Mlle Geneviève Mund elle portait une affreuse blessure au crâne et avait été tuée sur le coup.

Mme et Mlle Richard ne furent que légèrement contusionnées, mais durent néanmoins s'allier.

L'état du directeur du « Petit Provençal » est aujourd'hui plus rassurant.

En lisant les autres...

Economies gouvernementales

On sait combien le gouvernement est expert dans l'art de soustraire ce qu'il possède aux malheureux contribuables. Voici quelques renseignements que nous donne la France libre (qui les tire de La Paix par le Droit) sur la manière « d'économiser » du gouvernement :

Le nombre des officiers employés à l'Administration centrale de la guerre va toujours en augmentant. Il était de 321 en 1914 et il est passé à 591 en 1921, à 765 en 1923. Sur ce nombre, 52 seulement sont affectés aux organismes nouveaux de la guerre.

Le nombre des hommes de troupe détachés au ministère de la guerre est passé de 437 en 1914 à 1.133 pour 1923 ; 44 seulement sont employés aux services nouveaux. L'effectif des employés civils a suivi la même progression. De 431 en 1914, il est passé à 901 en 1923.

En 1914, il existait 33.770 officiers pour un effectif de 834.000 hommes de troupe. En 1923, on compte encore 34.178 officiers pour un effectif budgétaire de 636.000 hommes, 136.000 hommes de moins, 48 officiers de plus.

L'augmentation porte surtout sur les officiers généraux et supérieurs. Si on a réduit le nombre des officiers subalternes, celui des hauts grades est en augmentation de 2.006 unités. Par comparaison avec les années de 1914, on compte en plus : 3 généraux de division, 3 généraux de brigade ou assimilés, 11 colonels, 49 lieutenants-colonels, 1.570 commandants. L'augmentation atteint le taux de 59 0/0 pour les officiers généraux et supérieurs.

C'est ce qui explique que des régiments squelettiques de 600 hommes soient dotés de 3 ou 4 lieutenants-colonels et de commandants par douzaines.

Pour utiliser cet énorme excédent, on a créé commissions sur commissions, inspections sur inspections ; la gendarmerie mobile, le recrutement et l'intendance servent également d'exutoire. En un an, l'effectif des officiers de gendarmerie est passé de 771 à 804 et, au recrutement, on compte 134 officiers de plus qu'en 1914.

Mais ce n'est pas tout. Non seulement il y a un surcroît coûteux d'effectifs, mais un gaspillage insensé d'argent ; et bientôt l'armée française ressemblera aux troupes sud-américaines où il y a un général terriblement empanaché pour cinq ou six soldats.

Ces chiffres sont éloquentes. Qu'en pense cette poire éternelle qu'est le contribuable ?

Internationalisme sportif

Sports et Loisirs, organe de la Fédération Sportive du Travail (19 avril), publie ces lignes très justes, sur un incident récent :

Il y a lieu, pour nous pacifistes et internationalistes, de se réjouir grandement de l'événement qui vient d'avoir lieu dans le sport cycliste. Un coureur allemand a paru en piste sur un vélodrome parisien, tandis qu'à la même heure un champion français courait à Berlin. Et le public, plus compréhensif qu'à l'habitude, applaudit vigoureusement en descendant au delà du Rhin, les deux stayers. Il convient de féliciter tous ceux qui furent les artisans de cette reprise de relations — le Vélodrome Buffalo en l'occurrence — aussi le coureur français qui, au moment de se mettre en piste, vint servir la main à son camarade allemand, donnant ainsi une leçon d'humanité à ceux qui ne veulent pas désarmer et qui continuent à enlever le virus chauvin parmi les foules. Cette fois, le sport a montré qu'il avait un rôle social et pacificateur à jouer. L'on a dit souvent que l'art n'avait pas de patrie ; cette remarque doit s'appliquer également au sport et à ses compétitions où doivent triompher les meilleurs, quelle que soit la couleur du drapeau à l'ombre duquel ils sont nés.

Et pour que notre joie soit complète, il n'y eut pas que l'accueil du public pour nous réjouir, après la course, le stayer allemand déposa son bouquet au pied du monument des morts du cycle, érigé dans le vélodrome mont rougien. Et il déclara, peu de jours après, à l'« Echo des Sports », que son geste lui avait été dicté par sa conviction de pacifiste, clamant sa haine de la guerre et des maux qu'elle engendre, ajoutant que nombre de ses compatriotes pensaient comme lui. Il est à souhaiter que ce langage ait le retentissement qu'il mérite. Je prie que de chaque côté de la frontière, il existe des hommes qui veulent ardemment la paix et qui repoussent avec horreur toute idée d'un nouveau conflit. Il prouve aussi que les sportifs ne sont pas aussi brutes que l'annoncent leurs détracteurs dont beaucoup eussent été incapables de si nobles paroles. Et c'est pour tous un double motif d'allégresse.

Albert Londres à Biribi

Le Petit Parisien continue la publication du reportage d'Albert Londres sur les bagues militaires.

Il raconte comment, reçu à bras ouverts par les officiers et directeurs, on a soin de ne lui faire voir que ce que l'on veut.

Trois jours après, je redescendais d'Ouezzan.

J'avais entendu le canon. J'avais vu mourir le pacha. J'avais couché dans le lit du colonel, chef du cercle, — le colonel était en congé. Le commandant Legrand, du 3^e bataillon d'Afrique, m'avait ouvert tout grand son bureau. J'aurais pu rêcher par cœur les hauts faits d'armes de l'unité. J'avais bien vu la S.S., compagnie de discipline, appelée maintenant section spéciale, mais je l'avais vue comme dans un rêve.

Le Nord était impénétrable, je mis le cap sur le Sud.

Et Albert Londres continue son inspection — mais inspection superficielle, est-il obligé d'avouer, puisqu'on lui cache ce que l'on veut.

Le voici à Kasba-Tadla.

Deux sergents, dont l'un était major, surveillaient, revolver sur la hanche droite. Et, par-ci par-là, un Sénégalais appuyé sur son flingot représentait, sur ce kilomètre, la discipline à long portée.

— Eh bien ! ça va ?

— On serait mieux à Marseille.

La visière a bec de pelican de leur képi est fort utile sous le soleil, mais on ne peut dire qu'elle leur donne un air distingué.

Je leur fis un petit bonjour. Le sergent non major ne fut pas content. Il n'y avait pas de quoi ! Tout résumé, voici ce que je leur disais : « Si vous êtes là, ce n'est sans doute pas pour avoir été aux vèpres tous les dimanches, hein ? Mais ici, ça va à peu près la justice ? »

Plusieurs se détournèrent. Ça fut pour rire jaune. L'un me cria, à contre-pas :

— On est mieux là qu'à la S.S. (section spéciale des bataillons d'Afrique).

Ce fut la seule audace.

Celui-ci portait tatoué sur le front : « Martyr militaire. »

— Ce vous a-t-on fait ?

— Il pinça les lèvres, à lieu de les ouvrir...

Oui, parfaitement, le sergent est là, à côté. Tu n'as qu'à « la boucler », mon vieux.

Espérons que ces lignes feront un peu réfléchir les bourgeois et les indifférents qui lisent quotidiennement le Petit Parisien !... Voici qu'Albert Londres fait une rencontre : trois hommes escortés par un gendarme. Laissons la parole au reporter :

Deux avaient fini leur peine et regagnaient, pour y achever leur service militaire, l'un, le 3^e bataillon d'Afrique à Ouezzan, l'autre le 2^e à Oulad-Hadj. Jusqu'à Meknes, la direction était la même. Le troisième, le « travaux publics », réintégrait la portion centrale du pénitencier de Dar-Bel-Hammil.

— Pour être déferé en conseil de guerre.

— Ce sont eux qui font leur malheur, dit le gendarme.

— Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Mutilation volontaire. Il s'est coupé deux doigts, cet âne-là.

— Avec une cuiller, précisa l'âne.

— Vous êtes bien avancé.

— « Sur » ! j'ai préféré y laisser deux doigts que ma peau.

— Vous êtes tous malades de l'esprit, fit le gendarme.

— Puisqu'un sergent me « cherchait ».

— Si vous ne l'aviez pas cherché le premier...

— Le premier ! Comme celui qui, en arrivant, nous a frappés à coups de pied dans le ventre, en nous disant : « C'est pour vous souhaiter la bienvenue. »

— Vous raconterez tout cela au conseil de guerre, fit le gendarme.

— C'est le chien du sergent P... qui devrait pouvoir parler au conseil de guerre. Il nous mord aux mollets pendant le travail. On le chasse. Alors le sergent, son revolver sous notre nez, dit : « Laissez-lui faire son métier. »

— Les « éribas », fit l'un des libérés.

Les éribas sont les branches mortes du jujubier. Ces branches sont entrecroisées et épineuses. On les emploie comme haie pour clore les camps de détenus.

— Oui, on m'a couché dessus tout nu, comme dans une couronne d'épines, fit le mutilé volontaire.

— Homme repart :

— Pourtant, maintenant, on a un bon capitaine. Mais on lui ment au capitaine. Nous-mêmes lui mentons quand, « tous les trois mois », il vient faire sa visite. Il ne reste qu'une heure ou deux. Alors, après son départ, ce serait l'histoire, je vous enfoncerai vous ne reverrez plus votre mère, comme les sergents nous disent.

— Allons, en route, fit le gendarme.

Et Albert Londres a cette réflexion : « Il faisait maintenant tout à fait noir par le grand bled, mais un peu plus clair dans mon esprit. »

Espérons que cette lumière s'étendra sur les cerveaux des indifférents !...

A TRAVERS LE PAYS

LE FEU DANS UN CINEMA

Valenciennes, 21 avril. — A Trithes-lez-Car, par suite d'une cause inconnue, un incendie a éclaté dans la cabine du cinéma « Reghen ». Affolé, le public pris de panique se rua vers les portes. Dans la bousculade, il y eut quelques blessés.

L'opérateur, M. L. Reghen, sortit de la cabine. Il était entouré de flammes. Avec un drap, on réussit à lui éviter d'être carbonisé. Mais son état n'en est pas moins très grave.

FEUILLETON DU LIBERTAIRE DU 22 AVRIL 1924. — N° 16.

FUMÉE

par Yvan TOURGUENIEFF

CHAPITRE IX

— Ça picote encore, Excellence, dit à haute voix le robuste général à favoris, faisant probablement allusion à quelque amusante histoire connue du beau monde.

Et ébloui d'un rire lourd et dur, il recommença à regarder en l'air.

Tout le reste de la société s'associa à sa jubilation.

— What a sad dog you are, Boris ! fit observer à demi-voix Ratmirof.

Il prononçait à l'anglaise jusqu'au nom de Boris.

— Irène ! fit pour la troisième fois la dame au chapeau jaune.

Irène se retourna brusquement de son côté.

— Eh bien, quoi ? Que me voulez-vous ?

— Je vous le dirai plus tard, répondit la dame en minaudant.

Quoiqu'elle fût un peu jolotte, elle ne cessait de se donner des airs ; un mauvais plaisant avait dit qu'elle minaudait dans le vide.

Irène fronça le sourcil et haussa les épaules avec impatience.

— Mais que fait donc M. Verdier ? Pourquoi ne vient-il pas ? s'écria une dame avec ces inflexions trahissantes si choquantes pour les oreilles françaises, qui caractérisent la manière de parler des Russes.

— Ah vous, ah vous, msié Verdier, msié Verdier, gémit une autre dame débauchée directement d'Armazas.

— Tranquillisez-vous, mesdames, interrompit Ratmirof, M. Verdier m'a promis de venir se mettre à vos pieds.

— Hi, hi, hi !

La dame joua de l'éventail.

Le garçon apporta quelques verres de bière.

— Baisish Bier ? demanda le général aux longs favoris, faisant la basse et simulant l'étonnement.

— Guten Morgen.

— A propos ! le comte Paul est toujours là ? demanda nonchalamment un jeune général à un autre.

— Il y est encore, répliqua celui-ci sur le même ton. Mais c'est provisoire ; Serge prendra, dit-on, sa place.

— Eh ! fit le premier entre ses dents.

— Mais oui, murmura le second.

— Je ne puis comprendre, commença le général à la chansonnette, quel besoin avait Paul de se justifier, d'expliquer ses raisons... Il a pressuré un marchand... il lui a fait rendre gorge... eh bien, qu'est-ce que cela ? Il a pu avoir ses motifs.

— Il a peur de la critique des journaux, grommela quelqu'un.

L'irascible général s'enflamma soudain.

— Oh ! c'est le dernier de mes soucis. Les journaux ! la critique ! Si cela dépendait de moi, je ne permettrais à vos journaux que l'insertion de la taxe de viande ou de pain, les annonces de vente de pelisses et de bottes.

— Et l'adjudication des terres des nobles vendues à l'adjudication, ajouta Ratmirof.

— Soit ! vu les circonstances. Mais, messieurs, quelle conversation à Baden, au vieux château !

— Mais pas du tout, pas du tout, dit la dame au chapeau jaune. J'adore les questions politiques.

— Madame a raison, remarqua un autre général avec un visage avenant, presque de jeune fille. Pourquoi éviderions-nous ces questions... même à Baden ? (En prononçant ces paroles il se tourna poliment du côté de Litvinof avec un sourire de condescendance.) Jamais et en nulle circonstance, l'homme comme il faut ne doit sacrifier ses convictions. N'est-il pas vrai ?

— Certainement, répondit l'irascible général, en jetant également les yeux sur Litvinof, mais avec sévérité comme s'il lui adressait une semonce indirecte, pourtant je ne vois pas de nécessité...

— Non, non, interrompit avec la même douceur l'indulgent général. Voilà notre ami Valérien Vladimirovitch qui a fait allusion à la vente des biens des nobles. Eh bien ! n'est-ce pas un fait ?

— Mais il est impossible maintenant de les vendre, personne n'en veut ! s'écria l'irascible général.

— C'est possible, c'est possible. Raison de plus pour constater ce fait... c'est déplorable fait. Nous sommes ruinés — c'est ravissant ; nous sommes humiliés — c'est indécrottable ; mais nous demeurons de grands propriétaires, nous représentons un prin-

cipe. Soutenir ce principe, voilà notre devoir. Parions, madame, il me semble que vous avez laissé tomber votre mouchoir. Quand un certain aveuglement s'empare des esprits les plus élevés, des personnes les plus haut placées, nous devons signaler avec déférence sans doute (ici le général étendit la main), nous devons indiquer d'un doigt de citoyen l'abîme vers lequel tout se précipite. Nous devons avertir, crier avec une respectueuse fermeté : « Revenez, revenez en arrière. » Voilà notre devoir.

— Il est pourtant impossible de revenir complètement sur ses pas, remarqua d'un air réveur Ratmirof.

— Complètement, complètement, mon très cher. Plus nous irons en arrière, et mieux ce sera, répliqua l'indulgent général en souriant et en regardant encore avec bienveillance Litvinof, lequel perdit patience.

— Nous faudrait-il donc reculer jusqu'à l'époque des bolards, mon général ? demanda-t-il.

— Eh ! pourquoi pas ? s'exprime mes opinions sans restrictions : il faut tout refaire... oui... refaire tout ce qui a été fait.

— Même le 19 février (1) ?

— Même le 19 février — en tant que cela est possible. On est patriote ou on ne l'est pas. Et la liberté ? me dira-t-on. Croyez-vous que cette liberté paraisse tellement douce au peuple ? Interrogez-le...

— Essayez de la lui ôter, dit Litvinof.

— Comment nommez-vous ce monsieur ? chuchota le général à Ratmirof.

— Mais sur quoi dissertez-vous ? dit tout à coup le général robuste, qui jouait évidemment dans cette société le rôle d'en-

fant gâté. Toujours sur les journaux, sur les écrivasseries ? Permettez que je vous raconte là-dessus une merveilleuse anecdote qui m'est arrivée. On m'avertit qu'un folliculaire à écrit sur moi un libelle. Je le fais venir tout de suite sous bonne garde. On amène le pigeon... « Tu t'amuses donc, lui dis-je, à folliculer,

L'Action et la Pensée des Travailleurs

Les grèves

Dans le couloir de Paris. — L'Assemblée générale qui s'est tenue à la Bourse du travail le samedi 19 avril a constaté l'unité absolue des grévistes et la volonté de tous de continuer la lutte. Elle a enregistré avec plaisir la décision ferme que manifestent les camarades de tenir jusqu'à ce que les patrons signent le cahier de revendications déposé par le syndicat en leur nom.

L'ordre du jour suivant fut voté aux acclamations de l'Assemblée :

« L'Assemblée générale de la corporation après avoir entendu les déclarations faites par le comité de grève, renouvelle à celui-ci sa confiance et lui donne mandat de maintenir fermes les revendications déposées. »

Les patrons verront donc aujourd'hui et malgré trois semaines de grève leurs ateliers rester déserts et s'ils ont attendu un moment de faiblesse de la part des ouvriers, ils seront déçus.

P. S. — Demain, à 8 h. 30, aura lieu à la Bourse du travail salle Ferrer, la prochaine réunion générale.

Réunion des grévistes et pointage des cartes tous les jours à la Bourse du travail, salle Bondy, à 15 heures.

Guis et peaux de Romans. — Après douze jours de grève le moral des grévistes est toujours excellent. La volonté de continuer la grève s'est affirmée samedi au grand meeting tenu dans la salle du skating.

Le Comité de grève met en garde tous les grévistes contre les manœuvres patronales. Que ces messieurs sachent bien qu'aucune rentrée ne se fera avant qu'une solution profitable soit venue régler le conflit.

La solidarité envers les grévistes romains se manifeste de toutes parts. Les listes de souscriptions rentrées sont bien remplies.

Le matériel des soupes populaires était préparé pour hier lundi, et les soupes ont dû commencer dès le matin. Toutes les dispositions ont été prises pour en assurer le bon fonctionnement.

De nombreux dons de commerçants de la ville sont parvenus au comité de grève, car le mouvement est populaire dans toute la ville, bien que certains journaux locaux payés par les patrons essayent de changer le moral des habitants en accablant d'injures les grévistes. C'est pourtant le droit de ceux-ci de réclamer un peu de bien-être et le temps de vivre en dehors de l'usine qui absorbe les meilleures forces du prolétariat.

Bronze de Paris. — Réunion de tous les grévistes demain matin, à 9 heures, à la Bourse, salle des Commissions, 2^e étage. Etude des réunions pour la semaine.

Les camarades ayant eu satisfaction sont priés de faire rentrer les listes de souscription le plus tôt possible.

Mercrêdi 23 avril, réunion du Conseil et Comité de grève à la Bourse.

Bloc des renégats

Lorsque des individus ayant fréquenté les milieux libertaires, partagé la joie de la saine propagande anarchiste, et œuvré pour la vraie cause de la Révolution, se trouvent un beau jour dressés face à face à leurs frères, ceux-ci ne peuvent retenir leur répulsion.

Il leur faut pourtant, pour combattre la néfaste propagande, aller exécuter les ex-antiparlementaires devant la classe ouvrière encore assez naïve pour croire à des sauveurs.

Le cas s'est produit et se produira encore avant la fin de cette campagne.

Le Bloc Ouvrier et Paysan donnait ces jours-ci une réunion électorale. Leur profession de foi terminée, et le débat devenant contradictoire, notre camarade Gamba prit la parole, fit le procès des dirigeants bolchevistes, et blâma le suffrage universel.

Un ancien antivolant osa dire que les Anarchistes étaient contre la Révolution. A quoi Gamba leur répondit : « Nous sommes contre tous les profiteurs de la Révolution. Nous serons toujours contre eux quelle que soit leur étiquette. »

Puis notre camarade Demoussais montra la bassesse de la manœuvre communiste qui consiste à calomnier odieusement non seulement ses propres victimes, mais encore les victimes des gouvernements bourgeois, dont le seul crime est d'être une force rivale à leur propre force.

Et la soirée ne fut pas mauvaise pour la propagande anarchiste.

Aux jeunes du 18^e

Quelquefois, dans nos discussions avec les vieux, ceux-ci nous lancent cette réplique : « Ah ! tu es jeune, tu as de l'enthousiasme et pas d'expérience. » Et ils en arrivent presque à nous dire qu'ayant plus de savoir, ils doivent manger plus que nous.

Qu'ils en sachent plus long, cela est vrai souvent, possible toujours, naturel enfin... Mais est-ce une raison valable pour se croire constamment nos supérieurs, que d'être venus au monde quelques années avant nous ?

Certes, nous ne refusons pas les beaux conseils, surtout quand ils ne tentent pas d'annihiler notre enthousiasme.

Nous ne voulons pas qu'on vienne nous dire : « Il doit en être ainsi, et pas autrement. » Ou bien : « Tu n'as pas le droit de l'ouvrir, tu es trop jeune. »

Notre jeunesse a pourtant bien le droit de vivre et de s'exprimer, avec ses vérités qui peuvent être selon les autres des erreurs... Et cela serait-ce que pour acquiescer à sa propre expérience.

Mais un trop grand nombre d'entre nous sont encore la proie de tous les préjugés d'hier, camarades, il faut les grouper autour des jeunes syndicalistes pour leur faire comprendre leurs droits de jeunes travailleurs.

La Jeunesse du XVIII^e se réunit le mercredi, rue Hermel, 39.

Marcel DESPATIS.

DANS LES FILATURES DE SOIE

Une prime gouvernementale sabote les huit heures

Sait-on suffisamment dans le monde ouvrier que sous prétexte d'encouragement aux patrons filateurs de soie on leur donne depuis 15 ans une prime spéciale par ouvrier ?

La loi du 11 juin 1909 a établi, au profit du patron, une prime de 400 francs par ouvrier et par an, tenant compte, à ce moment-là, de 10 heures de travail pendant 300 jours, ce qui faisait 0 fr. 1333 par ouvrier-heure.

La loi du 23 avril 1919 ayant établi la journée de 8 heures, au moins dans les textiles, les 400 francs alloués primitivement au patron se trouvent un peu diminués dans la proportion d'un cinquième environ, soit 30 ou 40 francs par an.

Naturellement, les patrons se plaignent de la loi de 8 heures qui, à les entendre, leur retire le pain de la bouche. Cette prime de 0 fr. 1333 par ouvrier-heure, qui équivalait à 5 fr. 50 par kilogramme de soie filée, serait portée par le gouvernement lui-même à 6 fr. 30.

Ainsi donc, le gouvernement, au lieu d'aider les misérables filateurs, augmente les bénéfices des filateurs de soie. C'est un scandale comme celui des surciens.

Dernièrement les filateurs de soie de Saint-Ambroix, Gard, demandaient une augmentation de salaires. Le gouvernement leur a envoyé des gendarmes. L'argent des contribuables est réservé aux exploités.

Joli régime !

La presse ouvrière

Du Cri des Jeunes, organe mensuel des Jeunesses syndicalistes de France, ces lignes d'unité, sous la signature d'Andrieux :

L'unité ! la varie ! celle qui groupera les adhérents des organisations syndicales d'une façon vraiment indissoluble, ne sera possible que lorsque les charlatans, vendeurs de syndicalisme, feront abstraction de leurs importantes personnes.

Comme il y a de grandes chances pour qu'ils ne fassent pas le geste nécessaire de bon gré, il importe que les travailleurs les y aident.

Georges Yvelot écrit dans la Bonne Guerre, de Tours, les lignes suivantes sur les assurances sociales :

En vérité, mon avis est celui-ci : L'assurance sociale, c'est peu compliqué pour qui veut voir simplement et honnêtement les choses en les regardant bien en face.

La classe ouvrière, la classe qui produit, a droit à l'assurance pour tous. Et cela sans restriction, sans marchandage, sans lésiner.

Pour cela, je le sais, il faut que la classe ouvrière compte sur elle-même et qu'elle ne mendie pas, qu'elle exige, qu'elle menace ! Quand on veut son droit, il faut se disposer à le prendre. C'est ainsi qu'on l'obtient. Ayons une attitude !

Au lieu de nous diviser, travailleurs, unissons-nous !

Il est incontestable que :

« Celui qui produit a droit au bien-être, comme tout ce qui est né à droit à la vie ! » Mais, comme dirait le Tigre, c'est une question de force !

Ne l'avons-nous pas ?

De Victor Servoy, dans l'Action coopérative, du 19 avril, sur la coopération :

L'Exposition de Gand montrera qu'au principe de la concurrence entre les nations les coopérateurs veulent établir leur collaboration dans l'intérêt de la masse, en supprimant dans l'organisation économique de la société tout ce qui est trace de l'exploitation de l'homme par l'homme : intérêt, profit, rente, dividende.

Conçue dans l'esprit de la plus large tolérance et ce, d'accord avec les principes de l'Alliance coopérative internationale, elle a ouvert ses portes à tous ceux qui, quelles que soient leurs opinions politiques ou leurs croyances philosophiques, admettent et pratiquent les principes proclamés par les 28 tisserands de Rochdale. C'est là une largeur de vues qu'on n'est point habitué à rencontrer, surtout en Belgique, où la coopération elle-même a une couleur politique. La constatation n'aura, pensons-nous, que plus de mérite aux yeux des vrais coopérateurs.

En faveur de l'unité, voici ce qu'écrit le camarade Brun Benoit, secrétaire de la Section fédérale des Verriers du Sud-Est, dans le Travailleur du Verre d'avril :

Naturellement, chacun veut faire l'unité à sa manière, ou bien l'on impose un tas de combinaisons ou il n'est plus possible de s'y reconnaître. Je suis d'accord avec la Fédération des Verriers qui demande la démission des secrétaires fédéraux et confédéraux et qu'ils soient non réligibles. (Tant pis pour ceux qui ont des hémorroides !) Et j'ajouterais plus fort encore, puisqu'il y a des camarades qui causent d'Internationale — il y en a qui veulent la Rouge, d'autres la Bleue, d'autres la Verte — eh bien, je demanderais à ce qu'on les supprime toutes, car il n'y a pas de couleur en cette matière, mais que l'on en fonde une seule qui soit réellement l'Internationale Syndicaliste Ouvrière, qu'elle ne soit sous l'influence d'aucun gouvernement et d'aucun parti politique.

A ce moment-là, en suivant notre route telle que la dicte la Charte d'Amiens, le Syndicalisme sera sauvé autant des griffes du Capitalisme que des griffes des politiciens, car le Syndicalisme doit se suffire à lui-même et non servir de tremplin à des hommes qui se disent syndicalistes et qui se servent de la politique dans les syndicats pour faire aboutir leurs petites combinaisons, pour avoir un fauteuil dans le gouvernement, où ce dit fauteuil sera mieux payé qu'à la tête d'une C. G. T. quelconque.

Les obstacles à renverser

Il n'est pas un seul journal syndical qui ne publie de longues colonnes dans lesquelles on verse des larmes sur la division des organismes ouvriers — et dont les auteurs, pleins de bonne volonté évidente, cherchent le meilleur moyen pour reconstituer l'unité prolétarienne.

Seulement, à mon humble avis, aucun de ces rénovateurs n'a su tirer du chaos la leçon qui se dégage pourtant lumineusement.

Tous veulent d'abord prouver, avant toute autre chose, qu'ils avaient raison dans leur attitude intrinsèque ; tous veulent accabler de leurs arguments leurs adversaires de tendance... et c'est un spectacle assez original que d'assister à ce débordement d'accusations et de violences au nom de l'Unité.

La lutte de tendances a dégénéré petit à petit en bataille de personnalités, et nous voici loin, bien loin du syndicalisme !

On commence par critiquer les principes, on veut ensuite mettre des noms... et nous en sommes arrivés à créer une atmosphère d'hostilité que nul ne peut, quelle que soit sa naïveté, prévoir pour un temps proche l'apaisement de cette vague d'injures qui a presque l'air d'une bataille autour d'un fromage.

Naturellement, chaque « leader » se dit insulté : oubliant d'une manière assez désinvolte toutes les « gracieusetés » dont il gratifie ceux qui sont partisans d'autres méthodes.

Il est certain que des gens qui, comme Jouhaux, Dumoulin, Monmousseau et d'autres, ont conduit le syndicalisme vers un désastre pour avoir voulu le domestiquer ; il est certain qu'on ne saurait assez les signaler et qu'ils méritent toutes les épithètes injurieuses qu'on leur décerna.

Mais nous en sommes arrivés, maintenant, à une psychologie dangereuse. Tout mouvement (soit grève, soit manifestation) est envisagé comme faisant le jeu d'un tel groupement politique, et nous allons ainsi vers la négation de toute révolte.

La grève de Saint-Etienne fournit, hier, un sujet d'article à Besnard dans lequel ce camarade est conduit à dire que certain parti politique est l'auteur de l'échec pour avoir voulu la faire tourner à son profit.

Allons, camarades ! reprenez vos sens abêtrés par une trop longue suite de discordes. Quittez, c'est le syndicalisme qui l'exige, cette « phobie » de l'adversaire, et ne soyez plus ceux qui ont peur, dès qu'un mécontentement se fait jour chez les exploités, de voir ce mécontentement se traduire en actes — parce qu'un parti pourrait s'en servir pour des fins antisindicalistes.

Il y a, selon moi, deux obstacles à renverser pour arriver à l'unité. Deux obstacles qui sont les seules causes de notre gâchis : la lutte des personnes et le manque de vie syndicale.

Sauf dans quelques syndicats qui, comme le S. U. B. ont échappé victorieusement à l'emprise politique, on peut constater que l'action revendicatrice qu'entretenaient chez les ouvriers l'esprit de révolte est complètement exclue par la lutte implacable des personnalités.

Toutes les assemblées voient se dérouler le chapelet infini des accusations : « Un tel est un salaud, Jacques est un traître » et les adhérents qui patientent une première fois, désertent une organisation où ils étaient venus pour y faire de la lutte de classes et non pour se muer en tribunal de moralité.

Confrontons les thèses, soutenons nos conceptions par des arguments, mais laissons de côté ce rôle de « procureur général du syndicalisme » qui n'est pas fait pour nous.

Et si ce sont les « leaders » qui s'obstinent à s'abreuver d'injures, eh bien ! qu'on les fasse taire ! Ou alors, qu'ils s'effacent pour permettre aux cotisants d'avoir un peu voix au chapitre.

Le syndicalisme n'aura qu'à y gagner.

Louis LOREAL.

Les cheminots réclament l'Unité syndicale

Les membres de la Section toulousaine des travailleurs des chemins de fer ont voté hier un ordre du jour par lequel ils comptent que l'unité syndicale fera l'objet d'un examen attentif de la part des organisations dissidentes et que les cheminots qui en font partie n'hésiteront pas à qualifier de désunitaires syndicalistes les politiciens qui essaieraient encore d'en empêcher ou d'en retarder systématiquement la réalisation.

Travail exécuté par des ouvriers syndiqués :

Le gérant : Baptiste FRAYSSE
Imprimerie spéciale du Libéraire
10-12, rue Paul-Lelong, Paris

FAITES DES ABONNES au "Libéraire"

Découpez le placard ci-contre et faites-le remplir par un camarade

ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE	POUR L'ÉTRANGER
Un an..... 80 fr.	Un an..... 112 fr.
Six mois..... 40 fr.	Six mois..... 56 fr.
Trois mois..... 20 fr.	Trois mois..... 28 fr.
Chèque postal : Ferandel 536-65	

De préférence utilisez notre Compte Chèque Postal Lentente n° 656-08 Paris. Vos frais d'envoi de fonds ne s'élèveront qu'à 0 fr. 25 — aucun risque de perte.

N'achetez pas le 1^{er} Mai

Nous voici au jour où les travailleurs de l'usine et du chantier vont abandonner le travail pour clamer, internationalement, leur volonté de paix et d'affranchissement.

A ces travailleurs, bon nombre d'employés se joindront, mais dans quelles conditions parfois difficiles ! Au milieu d'exploités à faux-cols, ne comprenant pas, pour la plupart, la valeur de ce geste symbolique, en face d'un patronat solidement organisé et réactionnaire.

Pourquoi faut-il que vienne s'ajouter l'inconvenance des camarades qui, faisant grève ce jour-là, achètent le 1^{er} mai ?

Mais les camarades chômeurs détruisent la portée de leur geste et portent préjudice aux camarades employés qui font le même geste qu'eux. En effet, comme tous le savent, la paye de l'employé est constituée en grande partie ou en totalité par la quote-part (pourcentage sur les affaires).

Lorsque les travailleurs qui chôment le 1^{er} mai achètent, les employés restés au travail voient leur paye augmentée au détriment de l'employé qui chôme, car les achats faits ce jour-là, c'est autant de moins pour les autres jours : donc, manque à gagner pour le camarade absent le 1^{er} mai.

Nos frères de lutte réfléchiront à cet inconvénient de leur acte irraisonné. Il suffit de le leur signaler pour qu'ils nous entendent.

Travailleurs de toutes catégories, achetez le 1^{er} mai, c'est la prime à la jeunesse, et c'est porter atteinte aux intérêts de vos frères de lutte : n'achetez rien ce jour-là.

La Chambre syndicale des employés de la région parisienne.

Le mouvement anarchiste en Chine et l'histoire du communisme autoritaire

Depuis 1911, date de la Révolution républicaine, on n'a pas eu un jour de paix en Chine. Mais c'est à partir de ce moment aussi que la bonne graine des théories anarchistes fut jetée dans la masse des populations.

Des camarades, d'abord, ont publié un journal : Temps nouveaux, tout entier en langue chinoise et rédigé à Paris par les soins du camarade Lyvinging.

Le camarade Sifo, à Canton, dans le sud de la Chine, et à Chang-Hai, forma de petits groupements anarchistes et épris d'espérance. Sous la direction du même camarade parut une revue hebdomadaire : La Voix du Peuple, en langue chinoise et en espéranto. C'était un début.

Peu de temps après, à Canton et à Chang-Hai, des camarades pénétrèrent la masse des ouvriers et des paysans. La Revue des Travailleurs fut fondée. De nombreux copains participèrent à l'organisation des Unions syndicales sur la base du fédéralisme. Les exploités commençaient à comprendre la nécessité de la lutte des classes pour supprimer le patronat sous toutes ses formes.

L'année dernière, la grève générale des travailleurs de la mer éclata à Hong-Kong pour la lutte contre la société bourgeoise et le capitalisme d'Angleterre. La solidarité des révolutionnaires sociaux a amené la victoire de la classe ouvrière et dès lors notre idéal libertaire se fit jour parmi les producteurs. Mais, pendant ce temps, les communistes autoritaires, eux aussi, faisaient du chemin.

Durant ces deux ou trois dernières années, les camarades anarchistes chinois se sont groupés dans chaque pays de province et chaque groupement a publié un petit journal, notamment à Canton, Chang-Hai, Hou-Nan, Sé-Tchouan, Tien-Tsin, Pékin, etc.

Ils sont en train de constituer une Union nationale. En ce moment, à Pékin, ils publient un journal quotidien : Hwofongdailynews ; à Canton, un journal hebdomadaire : L'Horloge du Peuple ; 1^o afin de propager notre idéal parmi les masses et hâter la venue de la Révolution sociale ; 2^o pour grouper les anarchistes de tous les pays. Voici son adresse : Hwofongdailynews, à Pékin (Chine).

C'est l'année dernière que notre camarade T. C. Houang, avec le camarade japonais Sakae Ousé, qui fut expulsé par le gouvernement de la République française cette année, le 1^{er} mai, et avec d'autres camarades extrême-orientaux, reconstruisit une « Fédération Anarchiste ».

BULLETIN D'ABONNEMENT

Camarade administrateur du « Libéraire »
9, rue Louis-Blanc, Paris (10^e)

Ci-joint veuillez trouver (ou bien)

Je vous adresse ce jour d'autre part la

somme de.....

en mandat-poste (ou carte) ou chèque

postal pour un abonnement de.....mois.

NOM et PRENOMS.....

PROFESSION.....

ADRESSE.....

DEPARTEMENT.....

afin d'unir les camarades du monde, dans le but de rencontrer nos frères internationaux pour la lutte mondiale.

Venons-en maintenant à l'histoire du mouvement communiste autoritaire en Chine.

Il y a quelques années on pouvait dire : « Il n'y a pas de mouvement communiste autoritaire en Chine. »

Quand, en 1918, le gouvernement des Soviets chercha des propagandistes pour mener le pouvoir au communisme d'Etat, il offrit son argent aux anarchistes. Mais nos camarades ne pouvaient pas toucher cet argent nécessaire au peuple affamé. Mais le professeur Tchen-Tou-Sian profita de l'occasion et fonda le Parti Communiste et la Bibliothèque de propagande communiste. Il reçut bientôt en même temps et l'argent des Jeunesses communistes et l'argent du gouvernement bolcheviste. Ceci nous est affirmé par T. C. Houang, à qui fut premièrement offert l'argent de Moscou. Quel intérêt avait donc le gouvernement de Moscou à laisser mourir de faim son peuple pour entretenir en Chine, comme en d'autres pays du monde, mais en Chine plus que partout ailleurs, une propagande aussi intense ? De quelle façon prétendait-il donc exploiter la Chine et les peuples d'Extrême-Orient ?

Piètres partisans que ceux qui s'achètent. Nous en eûmes la preuve cette année, lors de la grève des cheminots ou pendant des émeutes, et tandis que des travailleurs se faisaient fusiller, des communistes, qui avaient marché avec les grévistes pour entrer dans les syndicats, s'enfuirent au bon moment : celui du danger.

Mais il ne faut pas tant de courage pour faire en un pays quelconque une politique coloniale, c'est sans doute ce que pense la Russie essayant d'exploiter la Chine.

L.-T. PIERRE.

Communiqués syndicaux

Jeunesses syndicalistes. — Jeudi soir, 18, rue Cambonne, réunion de la Commission du Congrès. Le camarade suppléant est prié de venir. Sa présence est indispensable.

Ordre du jour : Les Disponibilités financières.

DANS LE S.U.B.

CONSEIL GENERAL. — Ce soir, à 16 heures, réunion extraordinaire motivée par la situation corporative. Représentation indispensable de toutes les sections.

CIMENTIERS-MAÇONS D'ART. — Conseil à 17 heures précises, bureau 15.

PLOMBIERS-COUVREURS. — Conseil à 17 h. 30, bureau 11.

MONTEURS-ELECTRICIENS. — Conseil à 17 h. 30, bureau 12.

SECTIONS LOCALES INTERCORPORATIVES DU BATIMENT. — La réunion des bureaux de sections locales qui devait avoir lieu ce soir est remise, à cause de la tenue du Conseil général ; la convocation en sera donnée ultérieurement.

COMMISSION DU JOURNAL. — A 17 h. 30, bureau 10. La copie pour le « Proletaire » doit parvenir avant ce moment.

PLOMBIERS-POSEURS. — Les revendications ont été adressées aux commissions du Conseil municipal et du Conseil général, ainsi qu'à la S.A.D.E. et aux entrepreneurs parisiens en leur demandant une réponse pour le 30 avril.

Que tous se préparent pour la réunion générale qui se tiendra le 4 mai.

SERRURERIE ET CONSTRUCTION METALLIQUE. — En raison des fêtes, le Conseil est remis à demain.

CARRELEURS-FAÏENCIERS. — Les camarades carrelers en grève, réunis le 19 avril, considérant que tout travail exécuté pour qui que ce soit amoindrirait notre mouvement, décident de continuer la grève sans dérogations jusqu'à complète satisfaction.

Réunion aujourd'hui, à 9 heures, salle Varlin, Bourse du Travail et, pour ceux qui travaillent dans d'autres corporations, une réunion aura lieu jeudi soir, salle Féralut.

JEUNESSE SYNDICALISTE DU BATIMENT. — Ce soir, réunion, salle des Commissions, premier étage, à 20 h. 30, Bourse du Travail.

Ordre du jour : L'Organisation du Congrès et la Préparation du 1^{er} mai.

La présence de tous les copains est indispensable.

La Vie de l'Union Anarchiste

Paris et Banlieue

Le Comité d'Initiative de l'U.A. se réunit demain soir, aux heures et lieux habituels. Tous les groupes sont priés d'envoyer un délégué.

Comité antiparlementaire de Paris. — Les groupes sont priés de prendre note que les listes libertaires ont droit aux panneaux suivants : Premier Secteur, panneau 3 ; 2^e Secteur, panneau 4 ; 3^e Secteur, panneau 3.

Bureau antiparlementaire du 3^e Secteur. — Les camarades du 3^e Secteur, c'est-à-dire des 5^e, 6^e, 7^e, 13^e, 14^e, 15^e et 16^e arrondissements, sont priés d'être à notre permanence, 6, rue Lanneau (5^e), demain, à 20 h. 30, très précises.

Comme il s'agit d'une question d'existence et de propagande, nous espérons que cette communication sera prise au sérieux par les intéressés.

Action antiparlementaire. — Jeudi soir, à 20 h. précises, café de la Concorde, en face du Gymnase, réunion des copains pour la contradiction à faire au parti socialiste concernant son programme électoral.

Groupe du 15^e. — Les camarades sont priés de venir chercher leurs affiches, 6, rue Lanneau, demain soir.

A Biarritz

La première réunion a eu lieu vendredi dernier. Les copains ont eu à cœur d'y assister.

Nous prions maintenant les sympathisants de venir toujours plus nombreux, afin d'élargir nos actions, et d'affermir notre œuvre.

Nous recherchons dans la région un ou deux copains susceptibles de se faire inscrire sur une liste électorale du département. Prière de répondre avant mercredi 23 courant. Ecrire à Dubud, 5, avenue de Verdun, Biarritz.

Communications diverses

Comité de Défense sociale. — Ce soir, à 20 h. 30, réunion de tous les membres du Comité.

Décision concernant les affaires en cours : Correspondance.